

530 P42C

vendredi 16 avril 1937
dix-septième année, n° 4

Bibliothèque de l'Université
de Liège — PÉRIODIQUES

19 AVR. 1937

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Un médecin de génie : Charles Nicolle, sa vie, son œuvre
Un heureux suicide
Lettres d'Amérique
En quelques lignes...
Le Front impopulaire
Nicolas Tourguéneff
Italie! Italie!
Glanes newmaniennes
Regards sur l'Islam algérien
Lectures.

Dr Pierre MAURIAC
TESTIS
Hilaire BELLOC
* * *
Arnold LUNN
Comte PEROVSKY
Henri MASSIS
Dr Denys GORCE
Lucien PREUVOT

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489.16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS
20, rue de la Paix

LUXEMBOURG
55, boulev. Royal

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des RÉGIONS TOURISTIQUES du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermite. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chaise de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux; — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigle, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frênes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES, au départ de DINANT.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de THUIN et de LOBBES. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Auine.

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaeus
Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA MOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES



Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce
de Bruxelles : 836

Compte Chèques
Postaux : 118 84

Téléphone 48.07.55

Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

3 fils

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

A. LECOQ & S^r, S. A.

CHOCOLATERIE-CONFISERIE

25, rue Sergent De Bruyno

BRUXELLES (Midi)

Téléphone 21.69.08

CHOCOLATS

(bâtons, bouchées, pralines)

CONFISERIE

(dragées, toffees et caramels, pastilles, articles gommes
et réglisses, etc.)

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{té} A^{me}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES. TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE,
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS,
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS,

1118

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattejar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.84

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Ouidronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Pour tout ce qui concerne le Matériel d'Incendie, une seule firme:

"Comptoir des Flandres"

27, rue de Dixmude, GAND - Tél. 133.03

INSTALLATIONS COMPLÈTES à eau ou gaz et neige
carbonique, AUTOMATIQUES et MANUELLES.
Extincteurs Belges « CHAMPION » de tous systèmes.
LOCATION — VENTE — LOCATION-VENTE

Vannes murales, tuyaux, lances, raccords, motopom-
pes, etc., etc.

DEVIS SANS ENGAGEMENT

Société Anonyme Métallurgique

d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège.

Registre du commerce
Liège n° 12

Codes used: A.B.C. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminoirs

Les Glaces de Sécurité spéciales

POUR

Pensionnats, Asiles, etc.

excessivement résistantes aux chocs
de la marque SECURIT



Vous éviteront énormément de casses, de remplacements
et même de blessures.

Pour conditions et renseignements, s'adresser à l'

UNION COMMERCIALE DES GLACERIES BELGES
chaussée de Charleroi, 81, à Bruxelles

Agence générale de vente de la

S. A. GLACERIES RÉUNIES, à Jemeppe-sur-Sambre.

Constituée par :

- S. A. Glaceries de la Sambre, à Auvélais;
- S. A. Glaver, à Bruxelles;
- Compagnie de Saint-Gobain, usine de Franière;
- S. A. Glaceries de Saint-Roch, à Auvélais;
- S. A. des Glaces d'Auvélais, à Auvélais;
- S. A. des Glaces de Moustier, à Moustier-sur-Sambre;
- S. A. des Glaces de Charleroi, à Roux;
- Nouvelle Société Néerlandaise pour la Fabrication des Glaces,
à Sas-de-Gand;
- S. A. des Glaces de Courcelles, à Courcelles.

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les intempéries. — Réserve à l'air
sain. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

96, aven. de Philippeville
MARCINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

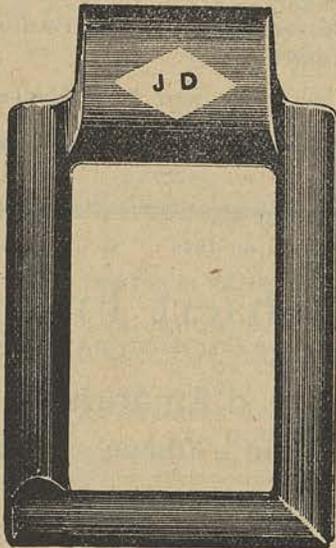
Rue de Reckem, 69, MARCKE-lez-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

Rue de la Motte, 47, HUY

Téléphone : 636 Huy. Compte chèques : Louis Antoine 97.956

POÈLERIE — PETITE MÉCANIQUE — FONTE DOUVE
FONTES SPÉCIALES — PIÈCES DÉTACHÉES POUR
POÈLES BRUTES ET NICKELÉES — TOUTES PIÈCES
SUIVANT MODÈLES DU CLIENT

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ

LES FONDEURS HUTOIS

Société Anonyme
HUY-Nord

Pièces mécaniques en fonte ordinaire et spé-
ciale - Fonte perlitique - Fonte au nickel-
chrome - Fonte au molybdène-chrome -
Fonte résistante aux acides - Fonte trempée
Fonte résistante aux températures élevées
Analyses et structures garanties

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Anonyme firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés,
Réservoirs galvanisés.

Renseignements
&
Références

67, Boulevard
E. de Laveleye
Liège



SOLUTIONNE tous problèmes d'ÉTANCHEITÉ

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN

(Province de Namur, Belgique);

Adresse télégraphique : Dumfrer Sclaigneaux Belgique. Téléphone: Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB
TUYAUX — PLOMB À SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET OUVRES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arséniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique

BÉTON ARMÉ

Constructions Industrielles, Centrales,
Ouvrages d'Art, Fondations, Pieux,
Poteaux, etc.

BUREAU D'ÉTUDES

FER. REGNIER - Ingénieur A. I. G.

Bureau :
BRUXELLES
31, avenue du Boulevard

Adresse privée :
GAND
5, plaine St-Pierre

MACHINES A COUDRE

ANKER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 38, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND



Les Isolants électriques

H. Janssen-Foulon

41-43, rue Rubens, BRUXELLES 3

Registre du Commerce : N° 4536

Téléph. 15.32.16

Télégr. ISOLA-BRUXELLES

Codes A. B. C. 5th Ed. - LIEBER

TOUS LES ISOLANTS

Pour l'Electricité... l'Automobile... la Radio...
l'Industrie...

MICA Spécialité de mica pour la Poèlerie...

Ernest LENDERS

2, Place Constantin Meunier — UCCLE I - BRUXELLES

Téléphone : 44.95.38

L'ACOUSTIQUE

dans le bâtiment

SON !

CHALEUR !

Téléphone 92108 Maison fondée en 1894 C. C. P. 47127

R. & A. Meirschcart Frères

Sapin du Nord et d'Amérique
Triplex - Orégon - Sapin - Chêne - Aulne
Scierie & Raboterie mécaniques

306-310, chaussée de Bruxelles, MELLE (lez Gand)

Livraison franco wagon

franco camion à domicile

BOIS DE TOUTES ESSENCES

Établissements «Louis BODSON»

138, rue de Visé, JUPILLE-LIEGE

TÉLÉPHONES : 705 12 - 705 31

Toujours en stock bois pour menuiserie et ébénisterie

DEMY

MEUBLE et DÉCORE
EN

ANCIEN et MODERNE



SALLES D'EXPOSITION

Rue Méan, 23, Liège

Tél. 274.97

ATELIERS BUREAUX

Val-St-Lambert

Tél. 302.98

Collabore à la restauration du
Palais des Princes-Évêques de Liège

MEUBLES ET ÉBÉNISTERIE D'ÉGLISES, COUVENTS,
ÉCOLES, INSTALLATION ET TRANSFORMATION DE
BUREAUX, MAGASINS, HOTELS, SALLES DE RÉUNIONS
ET DE SPECTACLES, ETC.

BOIS DU NORD ET D'AMÉRIQUE
MOULURES — CHÊNES

MAISON

DAPSENS-SOYER

Société Anonyme

9, AVENUE DE MAIRE

T O U R N A I

Téléphone : 109.57

Reg. du Commerce Tournai 408

N. Y. K. LINE

(Ligne postale japonaise).
sous le haut patronage du Gouvernement belge.

SERVICES BI-MENSUELS A PASSAGERS

de
LONDRES, GIBRALTAR, MARSEILLE ET NAPLES
Vers
L'ÉGYPTE, CEYLAN, STRAITS, LA CHINE ET LE JAPON
PAR PAQUEBOTS DE LUXE DE 10.000 A 12.000 TONNES
Prix de passage réduit, aller/retour
en 1^{re} classe de MARSEILLE au JAPON — £ 125.—

de
LOS ANGELES ET SAN FRANCISCO
VIA HONOLULU

vers
LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 16.500 TONNES

de
SEATTLE, VANCOUVER ET VICTORIA B. O.
vers
LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 11.500 TONNES

PASSAGES COMBINÉS DE L'EUROPE
EN CORRESPONDANCE
AVEC LES SUSDITS SERVICES TRANSPACIFIQUES

Pour tous renseignements s'adresser aux Agents généraux :

PHS. VAN OMMEREN,
COMPTOIR MARITIME ANVERSOIS, S. A.
A ANVERS A GAND
Plaine Falcon, 18 40, rue Fiévé.
ou à la NIPPON YUSEN KAISHA
88, LEADENHALL STREET, LONDON, E. O. S.

Visitez l'Italie

Pour les lettres de crédit et pour
les chèques touristiques.

Pour les bons d'hôtel à prix fixe.

Pour les billets de chemin de fer
avec réduction.

Pour tout voyage individuel et col-
lectif.

Pour tout renseignement sur l'Italie.

Adressez-vous

à la

C. I. T.

Agence officielle des Chemins de fer italiens de l'État

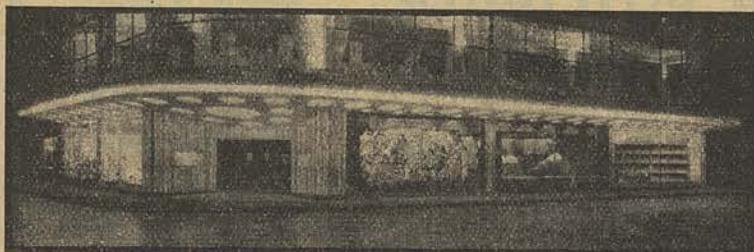
BRUXELLES

42, boul. Adolphe Max

Tél. 17.99.10

Karel Maes 21 chaussée de Mons Bruxelles

Menuiserie. — Ebénisterie. — Agencement de magasins
Décoration. — Travaux d'après dessins.



INSTALLATIONS FRIGORIFIQUES

DKW

Ateliers Raymond STRICKAERT

1-3, rue de l'Acétylène, BRUXELLES

Téléphone 21.04.48

Chèques postaux 1274.27

Société Anonyme

USINES FRIGORIFIQUES DE BECK

Bureaux : 43, qual de Marlemont, à BRUXELLES

Téléphones : 21.48.27 — 21.37.31

ENTREPOSAGES FRIGORIFIQUES

24.000 m³ réfrigération, température de 0 à +2°

20.000 m³ congélation, température de 0 à -10°

GLACE ARTIFICIELLE

Production journalière : 100 tonnes.

Établissements "GELDERBETON"

Société en nom collectif

B. BUELENS & VANDENNIEUWENHUYSEN

Bureaux et Chantiers :

Avenue de Schaerbeek, 189, VILVORDE (Bruxelles)
Tél. Vilvorde 51.00.98 C. C. P. 1192.06 Reg. Com. Bruxelles 72.100

Fabrication de TUYAUX EN BETON armé et comprimé
admis par toutes les Administrations Communales

Grandes séries, Citernes et Réservoirs
toutes dimensions en béton armé

CLOTURES en béton armé en tous
genres

Toutes les Applications du Béton. — Piquets pour prairies

S. A. MARBRES BELGES

à BASÈCLES (Hainaut)

Tous marbres belges et étrangers

Fabrication de cheminées, capucines,
lambris, carreaux de pavement, etc., etc.

Maison spécialisée dans les
grands travaux d'art religieux.

Références : Eglise St-Martin à Ypres, N.-D. du Sacré-Cœur à Anvers, Nouvelle église de Moll, Chapelles des Frères maristes à Bonsecours, des Sœurs de la Verte-Feuille à Tournai, Couvent des R. P. Jésuites à Enghien, etc., etc.

CARRIÈRES de MARBRE & FOURS à CHAUX

"MARCHAUX" Société anonyme
à PÉRUWELZ (Hainaut)

Téléphone : Péruwelz 101 Registre du Comm. Tournai 7172

GRANDES SCIERIES, POLISSOIRS ET ATELIERS MÉCANIQUES

Nos Spécialités : Dessus de Meubles, Lavabos et Tables de nuit. —
Cheminées de Style et ordinaires. — Travaux
d'Art et de grande Décoration. — Sculpture
Antique et Religieuse.

Vente de Blocs et de Tranches brutes et polies

Nos Clients sont invités à visiter notre Salle d'Exposition où ils
trouveront nos modèles de Cheminées de style.

Nombreuses références parmi le clergé et les congrégations religieuses.

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre

à MAFFLES Iez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDÉS
POUR MARBRERIE

PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
OHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRIOLTURE

Pour vos travaux
voici la firme efficiente

A. & J. Hillaert Frères

111, boulevard d'Akkerghem, GAND

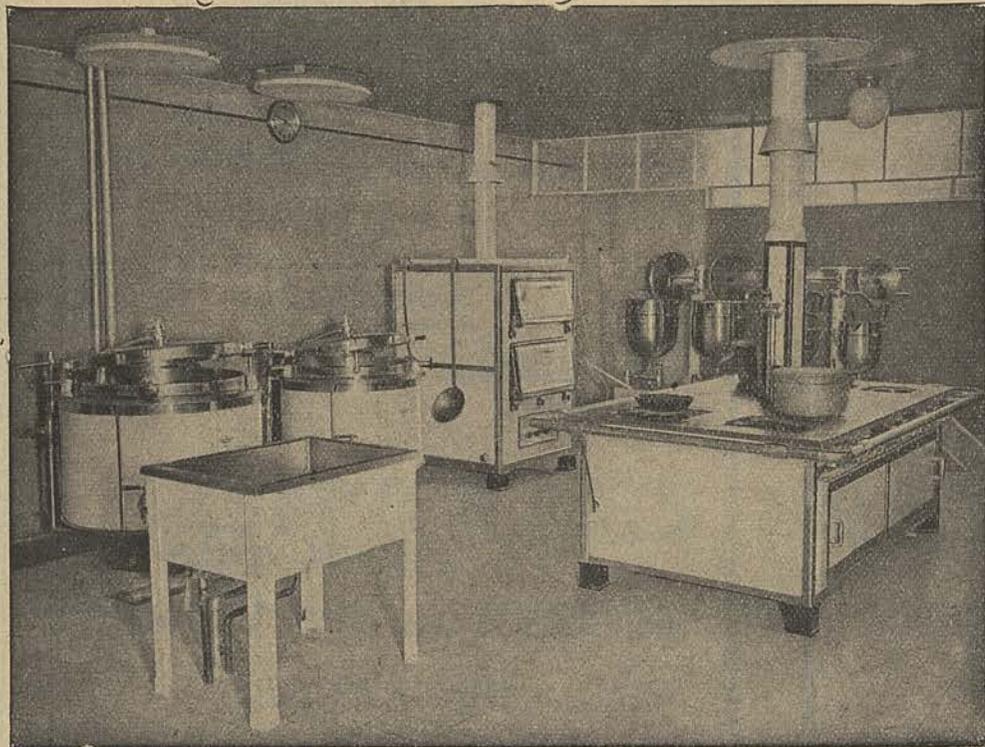
Téléphones : Bureaux 140,63
Privés 142,68 et 326,36

SPECIALITÉS

Béton armé - Pilotage - Terrassements
Conduites d'eau - Égouts - Routes
pavées, bétonnées ou asphaltées



Cuisine de la Centrale Jociste à Bruxelles, installée par la **S. A. LE CHAUFFAGE**



Siège social :

55, Cantersteen, Bruxelles

Tél. 12.76.33 C. C. P. 3050.20 R. C. 479.75

Succursale :

93, r. de la Cathédrale, Liège

Tél. 297.50 C. C. P. 2081.17

SPÉCIALITÉS :

Toutes les installations de grandes cuisines pour hôpitaux, restaurants, pensionnats, etc.

Fours et appareils pour pâtisseries et charcutiers

Appareils de ménage.

Gaz - Vapeur - Electricité

RÉFÉRENCES :

Hôpital Saint-Jean, à BRUGES.

Hôpital Civil d'Anderlecht.

Hôpital Civil de Charleroi.

Hôpital de Genck — Nouvelle Centrale Jociste. Etc., etc.

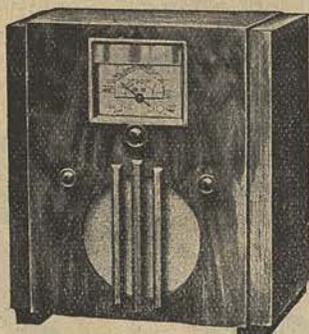
Principaux restaurants à l'Exposition

**ÉTUDE, DEVIS & PROJETS
SANS ENGAGEMENTS**



LA PREMIÈRE

DES MARQUES BELGES

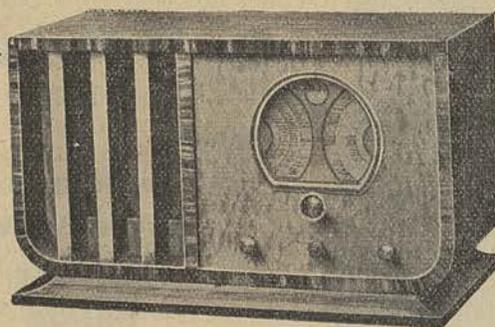


A PRIX ÉGAL
LA MEILLEURE QUALITÉ

A QUALITÉ ÉGALE
LE MEILLEUR PRIX

Toute une gamme
d'appareils depuis **750 fr.**

Le crédit le plus avantageux
depuis 1 fr. par jour



Demandez tous
renseignements

R. R. RADIO

44-46, rue des Goujons
Anderlecht-Bruxelles

Tél. 4 lignes : 21.66.98 ou 99 — 21.25.46 ou 47

Un papier peint frais c'est de la joie dans la maison!

LES COLLECTIONS

U. P. L.

vous offrent des Papiers Peints toujours nouveaux, d'une fraîcheur durable et du meilleur goût. — — —

Ainsi que des Papiers "SANOLIN" lavables

Demandez à votre Tapisser

LES COLLECTIONS

U. P. L.

FABRICATION BELGE

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME

d'assurances sur la Vie et contre les Accidents

— Fondée en 1855 —

Fonds de garantie : plus de 600.000.000 de francs

Vie

Accidents

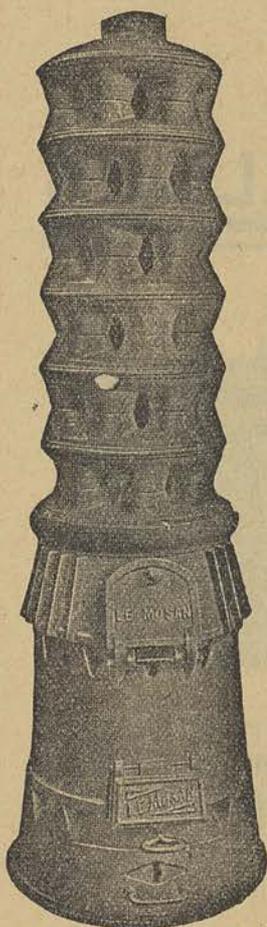
Vol

Adresse télégraphique
Royabelass

Téléphones 1
12.30.30 (8 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

74, rue Royale
et 68, rue des Colonies
BRUXELLES



LE "MOSAN"

POÊLE BREVETÉ DANS TOUS LES PAYS

SPÉCIALEMENT construit pour le chauffage des grands locaux

ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans danger

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE

à HUY (Belgique)

'SWAN'

DONNE TOUJOURS
SATISFACTION



Le "VISOFIL" en un clin d'œil vous voyez où est l'encre.

Les porte-plume "SWAN" durent toute la vie. Ils n'ont pas d'égal pour écrire avec aisance, avec souplesse. Leurs services sont invariables. Ils existent en toutes dimensions et couleurs pour satisfaire tous les goûts, tous les besoins.

Le "LEVERLESS" Pour le remplir rien que deux demi-tours en haut

EN VENTE PARTOUT

La revue catholique des idées et des faits

Un médecin de génie : Charles Nicolle, sa vie, son œuvre
 Un heureux suicide
 Lettres d'Amérique
 En quelques lignes...
 Le Front impopulaire
 Nicolas Tourguéneff
 Italie! Italie!
 Glanes newmaniennes
 Regards sur l'Islam algérien
 Lectures.

D^r Pierre MAURIAC
 TESTIS
 Hilaire BELLOC
 * * *
 Arnold LUNN
 Comte PEROVSKY
 Henri MASSIS
 D^r Denys GORCE
 Lucien PREUVOT

Un médecin de génie

CHARLES NICOLLE⁽¹⁾

SA VIE — SON ŒUVRE

Je n'ai d'autre titre à vous parler de Charles Nicolle que d'avoir gagné sa sympathie dans les dix dernières années de sa vie. Je ne l'avais jamais vu. Un jour je lui envoyai un livre où je m'essayais à déchiffrer l'homme sous le génie et la gloire d'Ernest Renan, de Claude Bernard, de Marcellin Berthelot. Mon propos fut jugé indiscret et irrévérencieux dans le monde scientifique : il en est encore qui ne me pardonnent pas d'avoir souligné d'un trait sacrilège les faiblesses ou simplement l'humanité de leurs dieux.

Une longue lettre que je reçus me dédommagea et me rassura : « On ne connaît pas le savant si on ne connaît pas l'homme. Le savant n'est rien, l'homme est tout. On serait mieux renseigné sur les pauvres et illustres gens, s'ils ne s'étaient crus, à partir d'un moment de la vie, obligés à jouer leur personnage... Renan qui manquait un peu de tenue depuis qu'il avait quitté la soutane est celui qui se fait le mieux voir. Berthelot malgré son génie était une sorte de primaire. Le plus intéressant est Claude Bernard, le plus grand sans doute aussi, car il a reçu les leçons de Vigny et il est mort sans parler. »

J'ai rencontré quelquefois Charles Nicolle; je lui ai écrit surtout et il m'a répondu généreusement; c'est beaucoup. Est-ce assez pour le bien connaître?... Dieu me garde de cette prétention!... Un jour peut-être Georges Duhamel évoquera la figure du grand homme qui fut son ami : le modèle exige un artiste à sa mesure. Ce soir, ce n'est pas un monument, ce n'est pas un portrait que je veux brosser, une simple esquisse, quelques traits d'un homme qui me dépassait trop pour l'appréhender dans sa plénitude.

A ceux qui se sont montrés hostiles à Charles Nicolle, et ils furent, ils sont nombreux, il manque une claire vision de ses origines, de sa fonction, de son milieu.

Charles Nicolle est de la bourgeoisie : son génie était fait de toutes les qualités, de tous les défauts de sa classe. Il est une des plus belles fleurs de ce vieux tronc dont les branches mortes toujours plus nombreuses jonchent le sol, mais qui se défendant déjà mal contre la pourriture interne frémit et ploie sous les coups redoublés de la cognée révolutionnaire. Le temps n'est peut-être pas loin de sa mort; mais une fois abattu, de ses racines profondes naîtront des rejets qui domineront longtemps encore la jeune forêt populaire. L'apparition d'un Charles Nicolle est l'affirmation que trop de sève coule encore dans la bourgeoisie française pour qu'on puisse en parler comme d'un mourant.

Le grand-père paternel de Charles Nicolle était arquebusier, et sur ces vieux jours devint horticulteur. Le père de Charles Nicolle était médecin des Hôpitaux de Rouen et professeur suppléant de la chaire d'histoire naturelle à l'École des Sciences et Lettres de la ville. Sans ambition, il reportait tous ses espoirs sur ses deux fils, mais surtout sur son aîné Maurice Nicolle.

De ceux qui ont connu les deux fils Nicolle, beaucoup vous diront que le plus grand était Maurice : intelligence exceptionnelle, étincelante, fantasque, on le vit tour à tour homme de théâtre, étonnant musicien, savant de premier plan, apportant partout sa fantaisie en même temps qu'une intransigeance qui déroutait ses meilleurs amis.

Externe, puis interne des hôpitaux, il se détourna des concours à la suite d'un incident que son frère Charles nous a lui-même conté : « Une injustice flagrante, inexcusable, venait de frapper Léon Daudet à son premier concours de l'Internat... Maurice en fut révolté dans son respect de la justice que tant d'injustices médicales n'avaient point encore éclairé. Il souffrit dans son amitié, dans les projets qu'il formait pour l'avenir de Léon. Il avait décidé lui-même de cet avenir. Léon, une fois interne, serait entré à l'Institut Pasteur, et, qui sait, sans cet échec, si malgré son tempérament fougueux, malgré l'influence de Drumont, de Barrès, de Maurras, le grand polémiste n'eût pas été un disciple fécond de la science pastorienne. »

(1) Conférence faite à la tribune des Conférences Cardinal Mercier et Grandes Conférences Littéraires.

Maurice Nicolle s'était engagé sur les pas de Pasteur. En Turquie, comme à l'Institut Pasteur de Paris, il devint un des plus brillants représentants de la microbiologie française.

Le cadet suivait son aîné, admiratif, déferent : mais leurs cerveaux n'étaient pas de même marque : l'un bourré à éclater, systématique; l'autre, celui de Charles, troué de lacunes, mais ouvert à tous les souffles, à tous les appels. « Maurice était un être extraordinaire, écrit Charles; il assénait les jugements définitifs sur les gens, jugements impitoyables, coups d'assomoir donnés sans la moindre intention de nuire, sans aucune jalousie, sans intérêt, comme un exercice, un besoin de loger une opinion dans des mots, choisis avec une justesse ou un parti pris également admirables. Bien souvent aussi, aucune réalité derrière les phrases, une impulsion, un besoin formidable d'exprimer, de condenser une pensée, parfois de la faire éclore. »

Quatre ans de différence, c'est beaucoup dans l'enfance; c'est peu dans l'âge mur; ce n'est plus rien dans la vieillesse. De ses années d'étude au Lycée et de sa vie à Rouen, Charles Nicolle garda surtout le souvenir de l'ennui provincial. Son père absorbé par les exigences médicales ne trouvait de liberté que l'après-midi du dimanche : c'était la promenade rituelle rue de la République, quai de Paris, rue Jeanne d'Arc, avec station au jardin Solférino pour écouter la musique militaire; puis c'était le retour à la maison et la partie de cartes avec les vieux amis.

Ceux de notre génération sont sans doute les derniers à pouvoir parler de cet ennui dominical qui pesa sur notre enfance. Aux vêpres et au salut près, nous avons connu cette grise monotonie. Aujourd'hui la jeunesse ne porte pas les mêmes chaînes : le scoutisme, le football, le cinéma lui procurent l'évasion que nous rêvions et n'atteignons jamais.

Cette austérité était une rude école : on s'ennuyait ferme, mais le travail paraissait un compagnon presque aimable, et surtout la lecture. Au cours des longues soirées, Charles Nicolle puisait au hasard parmi les livres que Maurice laissait traîner : Shakespeare, Goethe, Laclos, Stendhal, Flaubert s'offraient en pâture à sa curiosité un peu trouble. Il était seul, très seul, car aucune intimité vraie n'existait entre les deux frères. Aussi bien l'accord ne devait pas être toujours facile avec le tyrannique et fantasque Maurice : n'émit-il pas la prétention de prendre le prénom de son frère?... Le sien lui déplaisait, et pendant plusieurs années il opposa ses raisons au droit que Charles avait reçu en naissant.

Maurice part pour Paris où son père l'envoie étudier au Collège de France. Charles, au sortir du Lycée, commence ses études médicales à Rouen, puis gagne à son tour Paris pour préparer l'internat. Il habite avec son frère une chambre commune, rue de Grenelle Saint-Germain; mais en fait Maurice n'y paraît guère, et quand par hasard il surgit la nuit surprenant son frère au travail, il ne lui adresse pas la parole « par respect pour mon labeur, assure Charles, peut-être parce qu'il jugeait l'auditeur trop habituel; sans doute aussi avait-il sommeil ».

Bref, deux frères, deux grands experts, deux cœurs qui s'aimaient; mais une pudeur qui interdisait l'intimité; ils se savaient si différents, si contradictoires, qu'ils n'osaient s'affronter; apôtres d'une même science, ils ne mêlaient pas leur culte; leur Dieu était le même, mais chacun l'invoquait à sa façon et en attendait un bien différent; Maurice demandait des formules d'ordre mathématique, des vérités intangibles; Charles se contentait de relations, de points de vue.

A la fin de sa première année d'externat, Charles Nicolle réalise le bel exploit de décrocher la calotte d'interne. Déjà il donne sa mesure, l'avenir est à lui.

* * *

Mais l'ennemi est dans la place, menant lentement son travail de sape profonde. D'abord, il n'y veut pas croire; il n'a que dix-neuf ans, ce n'est pas l'âge des infirmités. Mais son métier est là qui tous les jours signale son oreille fautive : l'auscultation est pour lui l'épreuve impitoyable. Peu à peu, l'oreille jusque-là saine refuse à son tour de servir, et Charles Nicolle assiste impuissant à la marche inexorable du mal. La surdité stérilise ceux qui ne trouvent rien en eux-mêmes et attendent tout secours de l'extérieur. Elle est pour les esprits forts une retraite forcée, un rempart protecteur à l'abri duquel se développe tout ce qu'ils recèlent en puissance. Isolés de toujours, l'isolement de la vieillesse les trouve disponibles : la prison même ne les déconcerte pas. « Comme un bâtiment dont le commandant ne peut boucher les fissures, mon navire faisait eau. J'allais sombrer. L'imminence de la noyade fut mon salut. Je décidai de tout quitter avant que tout me quitte. Courageusement je me jetai à la mer et je nageai vers la côte, cette côte qui a vu mes pires souffrances et mon succès. » Résolument il abandonne Paris, le monde, les concours; il n'est pas de ceux qui assistent à une bataille sans y prendre part; il n'est pas non plus de ceux qui s'offrent aux coups de l'intrigue. Il lui faut un pays neuf où malgré son infirmité il pourra travailler sans risque de se laisser surprendre par le pillard, ou d'être démoli par une calomnie qu'il n'entend pas.

Charles Nicolle part pour « la barbare et torpide » Tunis en janvier 1903. Comme si elle l'appelait, une épidémie de typhus ravage la population indigène : à peine débarqué, il dévisage le monstre et le défie. Il obtient la permission de se rendre dans un pénitencier à 80 kilomètres au sud de Tunis où les pensionnaires sont décimés. La veille du départ, Charles Nicolle a un crachement de sang; son compagnon, le docteur Molheau, et un indigène partent seuls; quelques jours après, ils meurent atteints par le mal.

Charles Nicolle observe, réfléchit, et tout à coup la lumière jaillit qui lui montre la voie où s'engager : « Le centre de mes observations était l'hôpital indigène de Tunis. Souvent, lorsque je me rendais à cet hôpital, j'enjambais le corps des typhiques, venus pour se faire admettre et tombés d'épuisement devant la porte. Or, il se passait dans cet hôpital un fait particulier, dont nul n'avait compris la signification et qui me frappa. Les typhiques étaient alors couchés dans les salles communes de médecine. Jusqu'à la porte de ces salles ils semaient la contagion. Le typhus se développait dans les familles où on les recevait et, à leur contact, les médecins requis pour les visiter s'infectaient, la contagion frappait encore le personnel des bureaux d'entrée de l'hôpital, les employés chargés de recueillir les vêtements et le linge, les blanchisseuses qui les lavaient. Et, pourtant, le typhique, une fois admis dans la salle commune, ne contaminait aucun de ses voisins de lit, pas un infirmier, pas un médecin. Cette observation fut mon guide. Je me demandai ce qui se passait entre la porte de l'hôpital et la salle des malades. Il s'y passait ceci : que le typhique était débarrassé de ses vêtements, de son linge, rasé et lavé. L'agent de contagion était donc quelque chose d'attaché à sa peau, à son linge et dont l'eau, le savon le débarrassaient. Ce ne pouvait être que le pou. C'était le pou. »

Après bien des tâtonnements, Charles Nicolle réussit à infecter avec le sang d'un malade un chimpanzé, puis un macaque. Sur ces animaux il nourrit des poux qu'il porte sur d'autres singes; ceux-ci s'infectent et, après guérison, se montrent vaccinés contre une inoculation d'épreuve. Le pou est donc bien l'agent vecteur du virus.

Mais ce virus est invisible, on ne peut le cultiver. Aucune recherche de grande envergure n'est possible tant qu'on ne pourra s'en procurer facilement. Sans doute, il y a le sang de l'homme

malade, mais le laboratoire n'est pas toujours voisin de l'hôpital; il y a le singe, mais c'est un animal coûteux.

Après bien des recherches, Charles Nicolle vit que le cobaye était un animal faiblement sensible. Quelques-uns, après inoculation de sang infecté, présentent des signes morbides, mais la plupart n'ont aucun malaise évident, aucune élévation de température. Or, le sang de ces animaux d'apparence normale, inoculé à dose suffisante à un autre cobaye, peut lui donner un typhus fébrile, pourvu qu'il soit prélevé dans un délai correspondant à l'évolution ordinaire de la maladie. Ainsi un cobaye peut être atteint d'une maladie inapparente. Cette maladie singulière que rien ne décèle, qui a son incubation, sa période de virulence et confère à sa suite un certain degré d'immunité, est la seule forme du typhus dont puissent être atteints le rat et la souris.

Charles Nicolle attachait une grande importance à cette découverte : « La notion nouvelle des infections inapparentes que j'ai introduite en pathologie est sans doute la plus importante des constatations qu'il m'a été donné de faire. » Elle a « ouvert un chapitre nouveau, celui de la sous-pathologie sans doute très étendue et où presque tout est à découvrir ».

Oserai-je dire que cette notion n'est pas si révolutionnaire que Charles Nicolle le suppose?... Pour parler franc, son importance ne me frappe pas.

Je sais bien qu'il ne faut confondre la notion de maladie inapparente avec celle des porteurs de germes, ni avec les phénomènes de symbiose dans lesquels il n'y a pas de maladie vraie évolutive, inoculable et immunisante. Mais avant Charles Nicolle, ne connaissait-on pas la syphilis maternelle qui ne se juge par aucun trouble objectif et qui manifeste son existence par l'infection du fœtus; n'est-ce pas là une maladie inapparente? Et la latence de la tuberculose chez un grand nombre de sujets n'est-elle pas connue depuis longtemps? N'est-ce pas là une maladie inapparente et qui guérit heureusement très souvent?

Et puis, il faudrait s'entendre sur la valeur des mots. La maladie est une notion subjective, individuelle; maladie : altération dans la santé, dit le dictionnaire; santé : état de celui qui se porte bien. Les cobayes de Nicolle se portent bien, ils ne sont pas malades : la maladie implique le dommage, le trouble ressenti par l'individu; de simples réactions humorales signent l'infection, elles ne signent pas forcément la maladie. J'admets les infections inapparentes, je n'admets pas les maladies inapparentes.

En démontrant le rôle du pou dans la propagation du typhus, Charles Nicolle tenait le mal à sa merci. Non seulement par sa piqûre, mais par les déjections le pou propage l'infection; souillant la peau de l'indigène, les crottes sont facilement inoculées par les ongles qui grattent. Ces doigts portés au niveau des yeux trouvent dans la conjonctive une voie de pénétration très sûre pour le virus. Il suffit alors d'appliquer des mesures d'hygiène, de créer des centres d'épouillage pour supprimer le typhus. En trois ans la ville de Tunis en fut débarrassée puis les mines et les pénitenciers; seuls quelques repaires existent où le mal sévit dans des coins reculés que n'a pu atteindre la belle découverte de Nicolle et Couseil. Et il est remarquable que pendant la guerre à laquelle participa toute une armée coloniale le typhus n'ait pas sévi malgré la pullulation des poux dans les tranchées : « Si l'on avait ignoré en 1914 le mode de transmission du typhus, si des poux infectés avaient été importés en Europe, ce n'est pas par une victoire sanglante que les hostilités eussent pris fin. C'eût été dans une catastrophe sans exemple, la plus terrible de l'histoire. Soldats du front, réserves, prisonniers, populations civiles, les neutres même, l'humanité tout entière se serait effondrée. On aurait vu ce qu'on vit dans la malheureuse Russie, les hommes périr par milliers.

Charles Nicolle et Couseil couronnèrent enfin magnifiquement leur œuvre en proposant l'emploi du sérum de convalescent dans la prophylaxie du typhus. Ainsi peut-on protéger presque à coup sûr les médecins, les infirmiers, l'entourage des typhiques; des milliers de vie ont été ainsi sauvegardées.

* * *

Si je me suis étendu sur cette tranche de la vie scientifique de Charles Nicolle, c'est qu'elle est une des plus importantes. Mais il est bien d'autres points qui retiennent la curiosité du savant : la rage, la lèpre, la fièvre typhoïde, la fièvre méditerranéenne, le Kolaazar, le paludisme, la fièvre récurrente, la fièvre scarlatine, la rougeole. Charles Nicolle est bien le pastorien-type : il traque l'infection sous toutes ses formes; mais les autres figures, les autres manifestations du mal : nerveuses, organiques, endocriniennes, sont loin de ses préoccupations. Il est très grand, il domine dans la bataille qu'il livre; mais il n'est l'homme que d'un secteur. Voilà sa limite : ou plutôt voilà quelle serait sa limite, s'il ne s'élevait assez haut, s'il ne prenait assez de champ pour saisir les rapports, les relations. Car la zone infectieuse qu'il a mission d'attaquer et de réduire, il ne se contente pas de la saper, de la creuser, de lui enlever ses secrets par le microscope ou la culture, il la survole, il la saisit dans son ensemble, il l'embrasse de son intelligence; et ce n'est pas seulement le microbe qui l'intéresse, c'est la maladie, entité vivante qui naît, qui évolue, qui meurt. Il l'étudie comme il le ferait d'une personne ou d'une famille. Il note ses origines, cette tendance à se perpétuer, et pour assurer cette perpétuité son adaptation aux circonstances. Les maladies ne sont pas aujourd'hui ce qu'elles étaient hier; nous ne reconnaissons plus la pneumonie que nous décrivent les livres du XIX^e siècle. Tout varie, tout oscille ici-bas; et ces variations et ces oscillations se font autour d'un axe qui est la ligne d'équilibre. Le grand but, le but unique de la nature est la conservation de la vie; individus, espèces n'ont de réalité que dans notre esprit, obligé d'isoler arbitrairement les phénomènes et les êtres pour se les représenter; ils ne sont que des formes passagères de la vie. Qu'ils se détruisent, qu'ils s'entre-dévorent, seule la raison humaine y peut trouver à redire. Ce gâchis répugnant est une condition de la vie et aboutit à certains termes d'équilibre qui seuls assurent la perpétuité. Pour atteindre ce résultat tous les moyens sont bons; la nature emploie tous ceux qui s'offrent sans discrimination. Elle va le plus souvent à des échecs, mais nous ne voyons que les réussites; c'est pourquoi elle nous paraît intelligente. En fait, elle est imbécile : parlons de sa manière de faire, mais non de son intelligence la juger à la lumière de la logique est un contresens; en dehors de la perpétuité de la vie, il n'y a pas d'axiomes en biologie; la vérité biologique ne peut se plier à la rigueur des méthodes physiques ou mathématiques; elle n'est jamais constante et inébranlable; elle est faite d'une somme de petites vérités à la fois infimes et fugaces, « fantômes ou lueurs, bien peu de chose pour nos trophées ».

Ainsi dans la propagation de la fièvre récurrente : il semblerait qu'une volonté prévoyante ait choisi l'insecte piqueur pour assurer l'inoculation; en fait, le pou est un être fragile; ses pattes surtout sont d'une délicatesse extrême, le moindre choc les brise; il suffit du frottement d'un vêtement, du grattage pour les rompre. La plaie minuscule de la fracture souille la peau de l'homme d'une gouttelette infime du sang incolore de l'insecte. Dans ce sang les spirochètes pullulent; la piqûre du pou cause des démangeaisons; l'homme se gratte; ses doigts, ses ongles ramassent sur la peau des traces du sang du pou et avec elle des spirochètes; le grattage les inocule au voisinage de la

piqûre; le frottement des yeux suffit à infecter la conjonctive. Dans tout ce petit drame rien de logique, de prévisible; le pur hasard commande, et si nous en voyons les effets, c'est que pour une fois la maladie a réussi à se transmettre. Mais combien d'échecs nous ignorons! Et combien de surprises nous sont encore ménagées qui sortiront un jour de ce creuset où la nature entasse inconsidérément ses expériences!

Nous avons beau dresser des plans, édicter des règlements, si la civilisation humaine se maintient et se répand par le monde, les maladies infectieuses se propageront. L'homme civilisé, en même temps que l'arsenal des armes pour les combattre, convoie les germes de mort. Il fallait autrefois à la grippe des années pour faire le tour du monde; avec l'avion et l'automobile quelques semaines suffisent. Nos missionnaires et nos médecins vivent aux colonies pour étouffer la variole, le paludisme, le typhus, mais ils trouvent la tuberculose, l'alcoolisme colportés dans les bagages de nos soldats. Le Service de santé récupère par milliers nos blessés de guerre, mais c'est par millions que la science moderne les fauche. Une guerre de quatre ans coûte plus de vies humaines qu'autrefois une guerre de cent ans.

Comme si le destin insatiable avait besoin de sa ration d'humanité, de sa ration d'hommes, le bilan ne varie guère; une sorte de *statu quo* assez décevant, règne; et si une loi de progrès semble se dégager, elle joue, implacable, pour le mal comme pour le bien.

« Le progrès, écrit Charles Nicolle, ce que nous appelons progrès, est un fleuve qui entraîne ses rives. Semblables à des acteurs, couchés sur une barque devant un décor qui se déroule, nous semblons avancer sur la route du bonheur, nous ne progressons pas. « Notre existence est plus diverse, plus compliquée. Plus heureuse? La loi de l'équilibre domine la vie : « Aussi aveugles qu'un pendule qui corrige par une oscillation compensatrice l'amplitude d'une oscillation plus grande, parce qu'il a plu à certains hommes d'augmenter nos désirs, nos besoins, nous répondons à ceux-ci par des obligations, des soucis égaux. C'est évidemment quelque chose d'augmenter l'oscillation d'un pendule; au point de vue du résultat, où trouver un gain? »

* * *

Charles Nicolle était d'une clairvoyance, d'une lucidité implacables. Il ne se payait pas de mots, les mots l'agaçaient. Il avait en horreur les concours dont il dénonçait l'action stérilisatrice sur les esprits. Victimes lui-même d'un entraînement stupide, il a raconté quelques-unes de ses prouesses.

« Nous nous donnions à traiter en cinq minutes des questions comme l'Arc de Triomphe de l'Etoile, qui appartient, nul n'en peut douter, à l'anatomie et comporte un chapitre d'anatomie comparée, (les monuments de même ordre) et un autre d'embryologie : conception, construction. Au titre de la pathologie je me rappelle une question si facile qu'on aurait pu la déclarer classique : chute des boutons de culotte, insister sur l'étiologie et le traitement. C'était à n'en point douter, une question de chirurgie élémentaire. J'ai tenté un soir d'imposer à mes collègues l'épreuve: Terrains vagues; et, comme nul n'acceptait, ne sachant point la chapitre où la situer, j'ai dû la traiter moi-même. C'était aller loin dans le dérèglement. Pas plus loin que d'autres. Pionny ne déclarait-il pas, en 1848, qu'il fallait mettre la présidence de la République au concours? Il ajoutait sans modestie, qu'il se faisait fort de décrocher la timbale. »

Seule comptait aux yeux de Charles Nicolle l'œuvre scientifique; il eût voulu que les jeunes sussent se libérer de la religion bibliographique et travailler dans la liberté et la joie. A lire trop

les travaux des autres, on perd son originalité, disait-il. Lui gardait jalousement la sienne qui était faite d'indépendance : nul plus que lui n'a su crever d'une chiquenaude les bulles des poncifs flottant dans l'air officiel : « Je n'ignore pas que j'encours le risque d'être qualifié de vitaliste et banni peut-être d'une science policée. Je ne me trouverais pas dans l'exil en compagnie toute déplaisante. J'y rejoindrais nombre de membres de ce Collège de France qui, fidèles à l'esprit même de sa création, ont vaillamment lutté contre les intelligences esclaves de dogmes, souvent même contre la science officielle de leur temps. » « Le hasard *bienveillant* m'a fait ami de Léon Daudet et de Georges Duhamel, ces contraires », m'écrivait-il. Parmi ses collègues il cherchait ceux qui sous la robe gardaient encore la liberté de leurs gestes et sous la toque la liberté de pensée. Nommé professeur au Collège de France, il entreprit une sorte de croisade scientifique et morale pour laquelle il fit choix de quelques collaborateurs. Il s'agit, m'écrivait-il, sous le couvert du Collège de France, de créer à Paris une chaire libre de discussion, au besoin d'apostolat médical. » L'essai fut tenté en 1934; il n'eut pas de lendemain : « Si je puis, malgré l'interdiction qui m'en a été faite officieusement, je me promets bien d'avoir une fois encore recours à vous. » Les intrigues, les campagnes sournoises, la maladie enfin furent plus fortes que sa ferme volonté. Car chaque Nicolle avait des ennemis, jusque dans son entourage immédiat.

On lui reprocha beaucoup à la fin de sa vie d'avoir posé sa candidature à cette chaire comme s'il n'avait pas assez de tous les honneurs accumulés sur sa tête. Mais il se considérait comme un des derniers vrais pastoriens et voulait que l'éclat de son nom fût comme les derniers rayons d'un grand moment scientifique; il se flattait aussi d'entraîner dans son sillage une jeunesse qui se détournait des études microbiologiques comme d'un chemin rebattu. Sans doute ne prit-il pas garde à son âge et se berça-t-il d'illusions; au moins ne fut-il pas, comme on l'a prétendu, attiré par l'amour de l'argent. Je puis témoigner que ce fut une calomnie : « N'abandonnant pas la direction de l'Institut Pasteur de Tunis, m'écrivait-il, je trouverais inconvenant de toucher le traitement de professeur du Collège. J'emploie donc cette somme aux soins du laboratoire qui y est annexé (et qui est encore très imparfait) et aux diverses dépenses de la chaire. Je pourrai donc allouer une indemnité à ceux qui m'apportent leur collaboration. » Ainsi fut fait.

Ce qui a pu donner le change, c'est la franchise de ses propos. Il ne posait pas au savant vivant dans son rêve, hors des nécessités, du temps et de l'espace. Possédé de la passion de la recherche, et fier de son démon, jamais il ne prétendit à l'auréole. Le désintéressement du savant? Certes il existe, mais par une sorte d'entraînement, par tenue, par habitude, parce que les plaisirs auxquels s'attache le commun des hommes sont pour lui sans attrait. Il n'y a là rien d'admirable, et trop souvent une sorte d'égoïsme sacré confine le savant dans une cage scientifique dont il aurait avantage à sortir. « Au surplus, ajoutait Nicolle, quand on secoue sous son nez rubans et décorations, se distingue-t-il des autres hommes, sinon par une naïveté un peu puérile? »

Avec Charles Nicolle ont est loin de l'hypocrisie du détachement. Qu'aurait à gagner la société au dénuement, à l'austérité du savant? Il doit exiger son dû; il n'y a pas de contradiction entre la richesse et la science. Fermier général, financier cossu, Lavoisier en fut-il moins un grand savant? Il fallut la bêtise et la férocité de la Révolution pour lui en vouloir d'être riche, et le lui faire payer sous le couteau.

Charles Nicolle est un savant qui juge de façon terre à terre les choses de la terre, et qui dans le bilan de son affaire ne s'embarasse d'aucune vaine sentimentalité. Ce bourgeois rejoint Charles Péguy, l'insoumis qui a dit : « Il faut savoir parler d'argent quand

il faut. Il y a une espèce de tartuferie à s'en taire. » Charles Nicolle apporte à cet examen la même lucidité qu'à dénoncer les détresseurs, les démarqueurs, les dénichéurs, tous les pillards à l'affût de la découverte scientifique!

Son infirmité lui était un écran, un bouclier qui le protégeait contre les compromissions de la pensée ou du cœur. Dans la conversation, sa personnalité s'imposait par sa valeur d'abord, et aussi par ce parti pris de garder la parole presque constamment. Ce qui est un supplice avec un esprit médiocre devient une joie avec des grands sourds. Encore faut-il savoir les laisser parler.

Charles Nicolle, doué d'une mémoire implacable, conversait du ton net de celui qui sait que la contradiction ne l'interrompra pas : la médecine, la biologie, l'histoire qu'il aimait tant, la littérature, rien n'était étranger à sa claire intelligence. Car il y avait toute une conférence à faire sur l'œuvre littéraire de Charles Nicolle; je n'ai eu ni le temps, ni l'audace de m'y aventurer. Et pourtant quelle lueur est jetée sur la personnalité du savant par ses livres : *Le Pâtissier de Bellone*, *Les Feuilles de la Sagittaire*, *La Narquoise*, *Les Deux Larrons*, *Marmouse et ses hôtes*, etc.

Mais justement cet esprit réaliste ne se trace pas de limites. Cette liberté de jugement a ses exigences et porte avec elle une curiosité infatigable. Servant d'une grande cause, la Science, Charles Nicolle s'y voua corps et âme, par l'âme peut-être plus que par le corps : pour s'y mieux donner, il se détourna de la voie trop facile des traditions familiales, et fut tout entier au dieu librement choisi et dont il devait assurer l'empire. Cette conversion se fit sans abjuration, sans rancœur, sans grande lutte : ne connaissant d'autres vérités que la logique et la raison, il arriva à des conclusions qui ne différaient pas essentiellement de celles établies par les religions. Sans panique, Charles Nicolle envisage l'évanouissement des croyances; l'effondrement ne serait pas total pour leurs fidèles, car il resterait la biologie qui nous appelle sous les mêmes climats : inquiétude de l'avenir, crainte des menaces de l'imprévu, notions d'éternité et de prédestination, toutes ces nécessités s'imposent au biologiste comme au croyant. Il n'est pas jusqu'au dogme épouvantable du péché originel chargeant nos pauvres cœurs de fautes que nous n'avons pas commises qui ne se reflète dans l'aveuglement, dans l'illogisme brutal et injuste de la nature. A quoi bon se haïr, se combattre, se défier puisque le but est le même : « Gardons-nous d'accuser les dieux des forfaits des hommes. Si l'humanité a connu des divinités cruelles, c'est elle-même qui a fait la cruauté des dieux... Ce n'est pas à ravalier les doctrines anciennes que le biologiste doit mettre ses efforts. En face de leur morale qui est haute, il se doit d'élever une morale aussi élevée et dont les assises soient tangibles. »

Charles Nicolle mesure du regard le niveau à atteindre; dans sa « halte spiritualiste » il éprouve déjà du vertige : « Tout dans l'Homme-Dieu est attirance. Nouveau-né il emplit d'amour la communauté des femmes. Il sourit aux vierges en leur présentant l'objet idéalisé de leurs désirs. Les mères en deuil adorent en Lui le bien immortel de leur grand amour. Son culte distraît de leurs vains désirs celles qui ne seront jamais mères. » Le Christ a connu la tentation, l'ignominie, l'angoisse.

Oui, il y a tout cela qui attire; mais il y a la réalité qui repousse, qui nous interdit la croyance en un Dieu parfait. Où est la logique, où est la prévoyance dans cette profusion d'essais, de ratés, dans ce désordre, cette incohérence, ce cannibalisme universel, ces maladies affreuses? Non, cette position est intenable : « Quittons cette halte décevante. Nous étions altérés d'espoir et de tendresse. Elle nous offre une fêrulle et des schémas. »

Cette fois, Charles Nicolle se croit libéré. Avec un orgueil tranquille il pose les assises d'une attitude morale biologique.

Froidement, il regarde la nature, cette mère sans amour qui assure la pérennité de la vie par une lutte implacable entre les êtres. Inutile de discuter, de rechigner, de se plaindre, de prier. Un seul devoir : d'abord accepter, se résigner absolument, fièrement, sans même compter sur la grâce dont le chrétien attend un secours illusoire; acceptation sans phrase, offrande presque, tête baissée, sans appel, vers un Ciel sourd et silencieux.

Mais ne pas se poser en forçat désespéré, ni en jouisseur effréné; cultiver ses qualités personnelles. « Soyons meilleurs nous-mêmes. Connaissions, aimons la diversité des qualités chez les autres. En eux, nous aimons ce que jamais on ne verra deux fois. Puis, cette existence, la nôtre, vivons-la comme si nous devions toujours vivre... Nous sommes un moment de l'éternelle vie qui ne vieillit ni ne se rend. Sachons être ce moment, le nôtre, avec une fermeté consciente, afin que, de la communion de notre effort particulier et des autres forces de la nature, advienne sans regret, sans contrainte, demain, l'inconnu désormais sans alarmes, qui nécessairement adviendra... »

Mais dans le roc de ce stoïcisme où Charles Nicolle a décidé de s'emurer, une fissure demeure où perce le tourment : « Qui sait si, dans cette énigme, il ne se glisse pas quelque espoir? Qui sait si dans la certitude du croyant il ne se glisse point de la désespérance? » L'espoir qu'il a voulu étouffer, qu'il refuse farouchement, s'insinue, et avec lui le doute.

Ayant reçu d'un de ses amis un ouvrage mystique, il répondit par l'envoi d'une lampe antique frappée au monogramme du Christ; il y reconnaissait son image : une enveloppe chrétienne, pas d'huile. Il avait dit autrefois : « Mon âme est un moderne atelier dans une chapelle gothique. »

Le voilà au terme de sa vie, et la contradiction subsiste : d'une part un Dieu fraternel, humain, auquel son âme fut autrefois amoureusement attachée et qu'il a doucement pleuré quand il fallut le rejeter parmi les figures des rêves : d'autre part, la raison, déesse froide, illogique, amoral. « Dans cette alternative : attendre une révélation et l'attendant, prendre les devants, la préparer, c'est-à-dire croire sans preuves rationnelles, ou bien s'en tenir aux indications de notre raison quand nous la savons infirme, il m'est impossible de conclure. Les voies de la connaissance me manquent; sur l'essentiel je ne sais rien. »

Et peu à peu, la voix de la conscience chrétienne se fait plus distincte, plus pressante. La grâce guette sa proie. Pourquoi t'enchaîner à la raison dont tu sais la débilité; tu reconnais toi-même les excès de l'intuition et sa fantaisie et ses erreurs que n'effacent pas ses rares découvertes. Pourquoi ne pas te tourner à nouveau vers Dieu?

Dieu? Mais quel Dieu? Celui des textes est homme, dit Nicolle : « Homme, je le juge par notre morale. Et, par cette morale, je ne puis que le condamner; les horribles conditions qui réglementent la vie et assurent sa perpétuité, le cannibalisme universel, l'illogisme des phénomènes, la profusion absurde des essais, tant d'échecs, l'absence de plan logique, l'absence tout autant d'explications, ce créateur, ce père qui refuse à se révéler aux hommes, la souffrance universelle, le doute, supplice des meilleurs, tout cela m'écarte de l'image traditionnelle qu'on m'offre. S'il est un Dieu, un tel Dieu est inconcevable. Il m'est aussi impossible de l'aimer que d'en blasphémer. » Charles Nicolle se trompe lui-même; il revêt la livrée du savant, un moment abandonnée; le filet est lancé, déjà il se débat, il est pris dans les rets. Il a tout fait pour y échapper, il a appelé à son aide la Science et la Raison; il se retrouve seul, à bout de souffle. Il a poussé, cravaché son intelligence, elle crie grâce épuisée, n'ayant rien saisi qui la comble. Son impuissance l'accable, rien ne lui reste que la grâce ou l'espoir de la grâce. Mais nous viendra-t-elle? Où la trouver? « Si j'avais à chercher

un refuge, c'est à la religion catholique que je le demanderais parce que je me reconnais moi-même dans ses traits... Quel que soit le choix auquel il s'arrête, je souhaite que l'inquiet qui me lit y trouve une consolation. Médecin, je l'engage même à l'y chercher. »

* * *

Un soir de novembre 1935 (le jour de son élection à l'Académie française), Georges Duhamel me prit à part et me lut une lettre que venait de lui écrire Charles Nicolle mourant : « J'ai consulté un religieux, disait-il en substance; je lui ai dit l'état de mon âme, mes doutes, mes espoirs. Et il m'a ouvert la porte de la bergerie, et je me suis mêlé au troupeau... C'est ainsi que Charles Nicolle est revenu à la religion catholique. »

Ce qui me frappa bien plus que les termes de la lettre, c'est l'émotion qui étreignait Georges Duhamel. Pour moi, catholique de toujours, cette adhésion d'un vieillard au bord du tombeau n'avait que la valeur banale d'une « assurance » prise par un pauvre homme anxieux. Le prix qu'y attachait Duhamel m'étonnait, car sous l'émotion de l'ami je devinais un trouble intellectuel; j'eusse cru à plus d'exigences de la part de ceux qui observent du dehors et se piquent de raison.

Mais à ce moment la *Destinée humaine* n'avait pas paru; j'ignorais le cheminement lent et méritoire d'une pensée qui, du savant rationaliste, avait fait un croyant. Georges Duhamel avait raison, et plus tard Léon Daudet qui publia dans l'*Action française* une autre lettre émouvante de Charles Nicolle. Le témoignage ne valait pas tant par la hauteur de l'intelligence qui la formula que par la somme d'efforts, de souffrances, de bonne volonté dont il était le fruit; un torrent ardent de désirs, d'espoirs avait trouvé l'océan où se jeter. Ce n'était pas une conversion, mais un terme, une arrivée.

Ce fut le 10 août 1935, à Combloux.

Il ne lui resta plus qu'à se préparer à mourir.

Il rentre à Tunis, car il a voulu que son Institut fût son tombeau. « Tu ne viendras pas, sur un vaisseau aux voiles noires, chercher mon urne. Je veux que mes cendres, mêlées au sol africain, perpétuent l'œuvre de mes jours. »

Le 27 février il se fait conduire à Carthage et contemple une fois encore la splendeur du golfe de Tunis.

Il s'éteint le 28 février 1936, à 14 h. 10.

* * *

Il ne fut pas remplacé; après lui la chaire de médecine au Collège de France fut supprimée. Son témoignage se prolonge comme un écho dans lequel se fondent les voix discordantes de ses prédécesseurs, dont les plus grands furent Laënnec, Récanier, Magendie, Claude Bernard, Brown-Sequard, d'Arsonval.

Laënnec, dans sa course au progrès, traînait après lui sa foi religieuse, à moins qu'il ne fût entraîné par elle. Elevé par deux oncles, Michel Laënnec, prêtre intransigent qui préféra l'exil au serment constitutionnel, et Guillaume Laënnec, médecin libéral et accommodant, Théophile Laënnec fut le médecin pieux, membre de la Congrégation, qu'admira Pie VII, et sur lequel s'acharna la libre pensée de son rival Broussais. Celui-ci n'est plus qu'un nom derrière quoi rien n'a survécu. Cent ans après sa mort, le catholique Laënnec resta la plus grande figure de médecin et l'un des plus grands savants de son temps.

Après lui, l'Esprit souffle ailleurs; un de ses successeurs sera Magendie, rationaliste impénitent et un peu borné, mais grand physiologiste : puis Claude Bernard.

Claude Bernard dut à un prêtre de faire ses humanités; mais il se garda de toute compromission religieuse. Il fut à la Science,

rien qu'à la Science, et voulut y trouver tout apaisement. Pourtant la contradiction éclate entre le déterminisme dont on fit une doctrine et le principe vital avoué par le savant. Grand prêtre de la pensée libre, il a couronné son œuvre de cette contradiction insoluble : il se heurte à un butoir, mais se tait et refoule sa déception; à qui sait le lire et le comprendre, à qui veut qu'il fut grand, le tourment perce qui le torture. Jusqu'au bout il joua son rôle et jamais ne s'avoua vaincu. Il reçut, dit-on, au dernier moment, un prêtre; ce fut après le départ de ses amis aux aguets qui le veillèrent jusqu'à ce qu'il eut perdu connaissance. A ce moment, écrit J. de Lauessan, l'Eglise, avec sa famille, entra dans sa chambre; elle « s'est jetée sur lui, et l'a garotté de ses derniers sacrements ».

L'Eglise s'est jetée sur ce mourant pour le libérer de ses chaînes s'il en était temps encore. Mais il est vrai que jusqu'à la fin, Claude Bernard resta fidèle à son attitude, à sa contradiction; avec lui pas de reddition finale. Il demeure le représentant d'une Science qui se voulait reine et déesse. Son génie fut comme le Signe que des temps nouveaux étaient nés d'une marche à l'Etoile tournant le dos aux vieilles religions; l'élan était donné; au Collège de France les disciples fidèles perpétuaient la doctrine; la chaîne d'or se déroulait et chaque maillon était une affirmation de sa solidité. Survint Charles Nicolle, le dernier : il entra dans la ronde en se pliant à la même discipline.

Mais peu à peu la chaîne lui est lourde. L'angoisse le gagne, il perd cœur et cherche l'eau où étancher sa soif. En vain, le terrain qu'il a conquis est un désert hostile. Il mesure sa folie ambitieuse; son orgueil est vaincu. Il cherche à tâtons; il remonte le torrent desséché. Presque malgré lui une autre étoile l'appelle qui avait guidé son enfance. Et un jour il trouva la Source; il s'abîme dans la Source où s'abreuva Laënnec : la Source éternelle.

Dr PIERRE MAURIAC,

Professeur de médecine expérimentale
et de clinique médicale;
Doyen de la Faculté de Médecine
à l'Université de Bordeaux.

Libres propos...

Un heureux suicide

Donc, Degrelle s'est fait battre et écraser — car c'est bien un écrasement — sur le terrain choisi par lui, à l'heure fixée par lui, dans les conditions voulues par lui et on peut même ajouter par l'arme dont il croyait avoir le monopole : une « propagande » sans précédent dans nos luttes politiques. Il lui fallait une élection symbolique à grand retentissement international.

Il l'a eue, et elle lui infligea la leçon qu'il méritait. Plus exactement, Degrelle s'est suicidé. Et c'est très bien ainsi. Pour lui et pour nous!

Ce qui ressort à l'évidence de l'élection de dimanche dernier, c'est que Degrelle n'est pas un chef. Nous n'en étions que trop convaincu, quant à nous. L'homme qui le connaît le mieux, celui qui a pénétré le plus avant dans sa psychologie, répétait volontiers depuis trois ans que Degrelle ferait un jour une sottise tellement énorme qu'elle le coulerait définitivement. Nous voulons croire que cette fois « ça y est ». Il y avait bien eu déjà la marche sur Bruxelles maintenue malgré la défense gouvernementale et

qui devait jeter 250,000 hommes dans la capitale. Il n'y en eut pas 5,000... Cette fois, on allait voir ce qu'on allait voir! Degrelle et tous ceux qui l'entourent étaient certains de leur affaire. Une incontestable victoire morale, la preuve irréfutable d'une irrésistible poussée, quelque chose comme 120 ou 150,000 voix et des dizaines de milliers de bulletins blancs... Après cela, une campagne violente pour la dissolution. Quelques mois y suffiraient. Et ce serait enfin la prise de pouvoir. Puis l'Etat existe...

Perrelle sur sa tête avait un pot au lait...

Hélas! ce fut l'échec, et quel échec! Une raclée dépassant de très loin les prévisions les plus dures pour Degrelle.

La grande raison de cette culbute retentissante, c'est que le « chef » de Rex s'est singulièrement trompé sur la psychologie de « son » peuple, et tout particulièrement sur celle des Bruxellois. Il a exagéré la dose. Le Belge est frondeur et rouspèteur, c'est entendu, mais il n'est pas « mécanisable », que l'on nous passe le mot, et surtout il n'aime pas du tout qu'on le prenne trop visiblement pour un imbécile. Nous avons un jour entendu Degrelle affirmer que l'on peut tout faire accepter par le peuple. Il suffit de le répéter assez fort et assez souvent. C'est peut-être vrai en Allemagne et cela se trouve dans *Mein Kampf*. Ce n'est pas vrai ici. Degrelle eut tort de croire que les procédés hitlériens, efficaces de l'autre côté du Rhin, devaient nécessairement l'être chez nous. Il eut tort de les copier servilement, car tout ce qu'il fait se trouve dans *Mein Kampf*. Il a oublié que nous sommes tout de même un peu plus « évolués » que les gens de l'Elbe, du Brandebourg ou de la Silésie et qu'au delà de certaines limites le bourrage de crâne, en Belgique, tourne contre son auteur. Il a été servi. Mais alors servi au delà de toute prévision possible. N'ayant jamais rien fait que parler, parler et encore parler, il y est allé de promesses folles et d'accusations plus folles encore. Il y en avait trop. Sa grande habileté, ce flair étonnant qu'il possède d'aller d'instinct à la ligne de moindre résistance, à ce qu'attend un auditoire; ce don extraordinaire de tout polariser dans le plan favorable, de créer et d'entretenir l'équivoque, d'exploiter les malentendus; cet incontestable fluide qui émane de lui : tout cela n'a pas empêché la gaffe, la très grosse gaffe. « Belges vous vivez dans un enfer et moi je vous donnerai le paradis » : non, la dose fut trop forte, surtout quand on a la crise derrière soi, que tout revit et renaît, et que les causes de mécontentement s'évanouissent les unes après les autres. Et l'élément le plus caractéristique de cette consultation électorale, ce fut bien le sursaut populaire qui balaya le faux prophète. C'est cela qu'il faut souligner avant tout. Le peuple, le bon peuple, excédé, a répondu : Zut! aux offres du charlatan. Un Zut! sonore, il faut le reconnaître.

Derrière Degrelle se profilaient la dictature, l'Etat totalitaire, la contrainte, et le Belge n'aime pas ça. Le Belge, « l'animal politique » le plus évolué du monde, n'admet pas ça. Des réformes, oui. Des restrictions aux libertés pour faciliter la vie en commun, oui; mais penser en bande, ne plus être libre chez soi, ne plus pouvoir agir à sa guise, blaguer et « zwanzer » à l'aise, critiquer, fronder et rouspéter, ah! non. Et Bruxelles a balayé le bonhomme qui s'imaginait que c'était arrivé.

Le Belge n'aime pas non plus que l'exagération dans l'accusation et dans la calomnie franchisse certaines bornes. Certes, qui dit suffrage universel dit mensonge universel, mais : *est modus in rebus*. Il y a la mesure à garder. Les vieux électeurs que sont les Belges savent bien qu'une lutte électorale exagère toujours et « en remet ». Que tout peut se dire et se contredire. Mais il y a quelque part une limite. Degrelle l'a franchie avec trop d'assurance et trop d'effronnement. Le Belge n'aime pas l'énorme et

le Kolossal. Il regimbe devant l'injustice trop criante. Affaire de nuances tout cela et d'appréciation d'impondérables. Avec sa fougue insensée Degrelle a foncé à tort et à travers. Et il a été trop fort.

Il y eut trop de mensonges, trop de voltes-faces, trop de contradictions, trop de palinodies, trop de bluff, trop de batage, trop de faux, trop de démagogie, trop de papier surtout dans les boîtes aux lettres et sur les murs. Tous les jours des tonnes et des tonnes. L'électeur a été excédé. Il a voulu en finir avec ces procédés nouveaux de mensonges massifs. Degrelle voulait halluciner et noyer l'électeur. Il n'a réussi qu'à le dégoûter. Les témoignages de ceux qui vivent au contact du petit peuple sont unanimes. Assez! Assez! Les gens n'en voulaient plus. On demandait de l'air et la paix!

Et si, vers la fin surtout de la campagne électorale, la propagande van Zeeland eut nettement le dessus c'est que, très bien conduite, elle sut opposer efficacement des *faits* à des flots de bluff. Sans compter que Degrelle eut le grand tort de croire qu'il n'y aurait que lui à oser « aller fort » et à voir grand. On vit au moins aussi grand que lui. Il finit même par être débordé et copieusement pilonné. Si on lui laissa le record de l'injure et de la calomnie, il fut battu sur le terrain propagande et tapage, là même où il se croyait imbattable.

C'est qu'il ne suffit pas d'avoir de l'imagination et de l'audace. Là encore il y a des limites qui, dépassées, font se retourner contre ceux qui les emploient certains procédés « publicitaires ».

Tenez, il y a une affiche qui a fait à Degrelle un tort considérable. Celle qui représente M. van Zeeland félicitant et serrant la main d'une brute moscovite qui vient d'assassiner un prêtre et une religieuse étendus à ses pieds... C'était odieux et d'un odieux qui faisait réagir violemment. D'ailleurs le thème devenu rapidement le *slogan* majeur de la campagne existait était extrêmement maladroit. van Zeeland l'allié de Moscou, van Zeeland l'otage des marxistes, la Belgique livrée au zeelando-marxisme, voter pour van Zeeland c'est voter pour le *Frente popular*, c'est appeler sur la Belgique les horreurs russes et espagnoles, etc., etc., tout cela a fait voter pour van Zeeland bien des hésitants, bien des bourgeois qui eussent aimé pourtant, en votant blanc, « avertir » le Premier Ministre, mais qui, devant l'écœurant excès de pareilles sottises, se sont révoltés.

Degrelle a vraiment accumulé les lourdes fautes. Ces annonces de coups de théâtre de la dernière heure, cette tentative ridicule et grotesque, écrasée d'ailleurs dans l'œuf, et qui voulait compromettre le Premier Ministre et le Roi lui-même à propos de l'accord avec le V. N. V. — « Vous me reprochez l'accord avec le V. N. V.? Mais, et le Roi et son Premier Ministre l'ont approuvé et ils en connaissent le contenu! » — : de la farce, tout cela, de la très mauvaise farce et qui a tourné contre celui qui se vante « d'avoir » tout le monde, de berner tout le monde, de rouler tout le monde, de mystifier tout le monde.

Et puis il y eut l'in vraisemblable, l'incompréhensible, l'expliquable, la fantastique gaffe du mercredi soir. Vraiment : *Quos vult perdere, Jupiter dementat*. A un certain point de vue on peut regretter que Degrelle l'ait commise, cette gaffe monumentale, car, sans l'intervention de Son Eminence, qu'il a rendue nécessaire, inévitable et bienfaisante, la défaite du « chef » de Rex eût été certainement cuisante, mais Degrelle n'eût pu invoquer le cas de conscience qui, à l'en croire, éloigna de lui 50,000 électeurs et 100,000 bulletins blancs! Mais qu'un homme qui se donne pour le chef-né de son pays, « seul capable de le sauver » (de quoi, grands dieux!?) commette une bévue aussi énorme que de défier et de provoquer Malines — et comment!... — voilà qui le disqualifie à tout jamais.

Il avait « eu » tant de bonnes gens déjà. Il était si sûr de

son fait. Par une intrigue assez puérile il avait bien cru « neutraliser » Malines. Il avait acquis la certitude que Malines n'interviendrait plus avant le 11 avril. Et alors, au lieu de se taire, de laisser planer l'équivoque habilement créée par lui, au lieu d'éviter surtout toute autre explication avant l'élection, aussi stupide qu'il était possible de le faire, il attira la foudre. Le coup fut direct et terrible. Rex ne s'en relèvera pas. Plus personne n'ignore à présent, grâce à Degrelle lui-même!, que les *méthodes* de Rex et ses *principes fondamentaux* ont été condamnés par tout l'Épiscopat belge. Tout le monde sait, grâce à Degrelle!, que le cardinal van Roey est convaincu que Rex constitue un danger pour le pays et pour l'Eglise. Degrelle a obligé le Cardinal de Malines à dire aux catholiques qu'ils devaient voter pour M. van Zeeland et que même l'abstention devait être réprochée. On n'est pas plus maladroit.

Et on est tenté de crier à Degrelle : Merci ! Car voilà l'atmosphère clarifiée et le ciel éclairci. Il ne l'a certes pas voulu, lui qui vit d'équivoques et de brouillards, mais cette épuration, car c'en est une, il l'a provoquée.

Et maintenant ? La question est très importante car Rex, ce n'est pas seulement les quelques dizaines de milliers d'électeurs qui ont voté pour lui dimanche. C'est surtout une immense jeunesse masculine et féminine qui voyait en lui une grande espérance. Rex c'était chez beaucoup un ardent dynamisme en faveur d'une Belgique plus belle et plus noble. Rex, c'était l'illusion de voir la Belgique corriger les tares de la démocratie politique à base de suffrage universel pur et simple inorganisé, par une meilleure organisation sociale et par une réforme politique renforçant l'Exécutif et stabilisant davantage l'Etat, et tout cela grâce à Rex !

Nous avons toujours pensé que Rex n'était que l'exploitation éhontée d'un haut idéalisme religieux et de nobles aspirations civiques et patriotiques. Nous avons toujours pensé que les idées de réforme « à droite » ne pouvaient qu'être desservies par Rex dans la mesure même où Rex les prônait. Nous avons toujours pensé que Rex c'était, avant tout, dans son chef l'imposture, et dans ses troupes, composées en grande partie d'excellents citoyens et de bons catholiques, l'illusion, une illusion qui, à la longue, ne pouvait aboutir qu'à la duperie. Nous avons donc toujours pensé, et nous l'avons dit à diverses reprises, que Rex constituait, comme l'a proclamé avec éclat le Primat de Belgique, un danger pour le pays et pour l'Eglise.

Il faut que la journée du 11 avril marque la fin d'une lamentable aventure. Pour cela, si la condamnation sans équivoque des *méthodes* de Rex, c'est-à-dire de « la fin justifie les moyens » érigé en système de propagande et en moyen de conquête; si la condamnation des *principes fondamentaux* de Rex, c'est-à-dire l'Etat totalitaire, l'étatisation de la jeunesse, l'étatisation des œuvres, la suppression des partis, bref la dictature, si cette condamnation est grave; si de savoir que Rex est considéré par nos chefs religieux comme un danger pour la Patrie et pour l'Eglise, est décisif : l'essentiel alors est de travailler à « remplacer » Rex, à le rendre inutile et impossible, à attirer la jeunesse dans un parti catholique renouvelé, ouvert aux aspirations de l'heure, conscient des besoins tout à fait actuels des patriotes et des catholiques belges qui aiment ardemment leur Patrie et leur Eglise et qui ne veulent que leur grandeur. Comment ramener le mouvement rexiste, ce beau dynamisme qui se trompe d'objet, cet idéalisme souvent admirable égaré dans l'erreur et dans l'utopie, ce dévouement à la chose publique qui se trompe sur les voies et moyens, ce patriotisme ardent mais qui s'abuse : comment ramener tout cela dans la ligne de nos traditions nationales ? Comment faire servir tout cela, demain, à l'édification d'une Belgique plus grande et plus belle ?

M. van Zeeland, votre élection fut triomphale et nul ne s'en félicite plus que nous. A vous de gouverner maintenant de manière à rallier et à employer cette belle jeunesse ! Déjà vous avez avec vous et derrière vous les forces vives de la nation. A vous de conquérir et de vous attacher les générations qui montent et dont l'élite, égarée par un faux prophète, s'engageait dans un chemin sans issue. Grâce à vous l'aventure se trouve arrêtée et brisée avant que la désillusion et le découragement n'aient enlevé à la Patrie des énergies qu'il vous appartient de mettre à son service. Que Dieu vous assiste dans cette grande heure de notre histoire !...

TESTIS.

Problèmes actuels

Lettres d'Amérique⁽¹⁾

III

Le voyageur anglais qui revient aux Etats-Unis même après un laps de temps aussi court que deux années, est frappé par deux choses : d'abord par la grande puissance, toujours croissante, de l'Eglise catholique; en second lieu par l'emprise grandissante de la propagande anglaise. Sans doute, ces deux influences capitales sur l'Amérique contemporaine n'ont rien de commun; dans l'ensemble elles sont même contradictoires; mais elles constituent bien les deux forces à l'œuvre que le voyageur anglais est tout surpris de découvrir s'il parle à suffisamment de monde et s'il sait lire entre les lignes des journaux et des revues.

Certes, bien d'autres facteurs importants jouent ici, mais ils sont plus évidents. Il y a par exemple le développement rapide de ce qu'un Allemand appellerait « la conscience de classe prolétarienne », avec son accompagnement inévitable de tension croissante, et même dangereuse, dans l'organisation sociale du capitalisme. Il y a aussi le dégoût presque violent et certainement grandissant pour les complications de la politique européenne et la détermination correspondante (qui devient féroce) de se tenir à l'écart des conflits européens. Il y a l'augmentation manifeste de l'indifférence du gros public pour les nouvelles d'Europe, etc. Il y a ainsi, aux Etats-Unis, une douzaine de tendances grandissantes de la plus haute importance, mais elles sont toutes obviees, aussi bien pour les Américains eux-mêmes que pour les visiteurs étrangers. Ce qui frappe ces derniers, et en particulier l'Anglais en quête d'observations, ce sont bien les deux choses que je signale : la poussée catholique et une consolidation toujours accrue de la propagande anglaise.

J'emploie à dessein le mot *propagande*, en sachant bien toutefois que ce dont il s'agit n'est pas aussi délibérément voulu que l'expression actuelle de « propagande » pourrait le faire croire. L'essentiel de l'influence exercée l'est indirectement et la force à l'œuvre est pour une bonne part négative. Mais le résultat est là.

Voici quelques exemples. Toute l'Europe sait à quel point est risqué le dernier expédient politique auquel l'Angleterre a été contrainte — par sa propre folie — en matière de réarmement. Elle oppose donc sa marge bancaire de richesses à la puis-

(1) Voir la *Revue Catholique* des 12 et 19 mars.

ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

P. Deramaut & R. Fauchille

Succ. Paul DERAMAUT

LE SPÉCIALISTE DU CACHE-RADIATEUR

SES MEUBLES COMBINÉS INÉDITS



Tablettes de Radiateurs

A DÉCANTATION DE POUSSIÈRES

A HUMIDIFICATION D'AIR

FERRONNERIE d'ART. - TRAVAIL ARTISTIQUE de la TOLE

Exposition et Bureaux: 6, rue Moretus, Bruxelles - Tél. 21.57.83

EXPOSITION INTERNATIONALE DE BRUXELLES (Heysel)

NE MANQUEZ PAS DE VISITER

dans le Palais latéral gauche

(HABITATION)

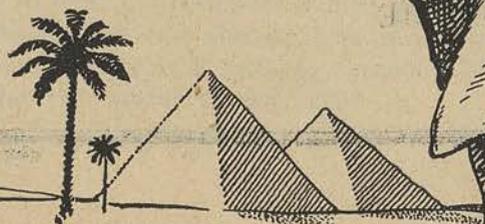
les Stands 298-349 — Rues 2-3

LES SPÉCIALITÉS INÉDITES DE LA FIRME

70 *A l'occasion du*
MILLIONIÈME PAQUET

Côte d'Or

*les Usines Alimentaires éditent
une magnifique collection de
Photos-chromos, série "Reine Astrid",
en 24 sujets différents. Supplé-
mentairement au carton-prime
habituel, chaque Paquet
"Côte d'Or" contiendra
un exemplaire de
ces superbes
Photos-
Chromos*



sance en hommes de rivaux continentaux et à leurs masses d'ouvriers mobilisés. Le risque énorme que court l'Angleterre en ce moment n'est pas écrasant, mais il est très grand. Vous ne trouverez pas un Anglais quelque peu au courant de la situation qui ne soit anxieux quant au résultat, encore qu'il soit vrai de dire que son anxiété n'est jamais aiguë.

Certes, l'opinion américaine n'est pas totalement ignorante à ce sujet. On en parle ici tout comme en en parle à Londres. Mais on en parle avec moins d'emphase, l'ensemble de la situation est moins nettement perçue et la grande masse de la minorité relativement petite d'Américains qui portent intérêt aux affaires anglaises accepte avec une remarquable facilité « l'optimisme » officiel anglais. Même les indifférentes vieilleries conventionnelles de nos politiciens anglais, disant que tout va pour le mieux, ont cours sans que l'on se rende compte de la confusion qu'elles visent à entretenir. Quand un de nos politiciens professionnels proclame que nous pouvons facilement emprunter telle ou telle somme — mettons 400 ou 1,000 millions de livres sterling pour réarmer — ce qu'il veut réellement dire, c'est que le gouvernement anglais peut s'engager facilement à faire payer par le contribuable britannique des intérêts usuraires sur des crédits d'une pareille importance.

Evidemment qu'il le peut! Rien n'empêche le gouvernement anglais de nous engager, nous contribuables anglais, à payer aux banquiers 100 millions de livres d'intérêts en plus de ce que nous payons déjà. Simple question de quelques mots inscrits sur un bout de papier. Aussi facile à faire, pour la Trésorerie britannique, que pour un jeune homme en ribote à signer un chèque. Mais le problème n'est pas là. Il est de savoir jusqu'où l'Angleterre peut aller dans cette voie de la confiscation des fortunes privées et de la réduction des revenus de la classe moyenne sans susciter de tension sociale sérieuse : sérieuse, c'est-à-dire dangereuse pour notre structure sociale. Il reste une grande marge à confisquer; il reste des masses de gens qui pourraient se contenter d'un revenu de classe moyenne inférieur à celui dont ils jouissent en ce moment. Un réajustement de notre façon anglaise de vivre et l'abandon d'habitudes de luxe tenues pour des nécessités donneraient également une grande possibilité de prélèvements nouveaux. Théoriquement, sur le papier, tout cela pourrait se faire jusqu'à ce que chaque famille anglaise n'aurait plus pour s'en tirer que deux livres sterling par semaine; mais tout le monde sait bien qu'en politique des fissures se produisent dans un édifice social bien avant que ne soient atteintes les limites de son endurance.

Or, ni l'ensemble des Américains, ni ceux qui s'intéressent à l'Angleterre ne sont attentifs à tout cela comme les Anglais y sont attentifs. Ici, aux Etats-Unis, l'opinion accepte la version officielle anglaise comme allant de soi (à l'exception peut-être des milieux financiers).

Il y a bien d'autres exemples du succès de la propagande anglaise. En général, notre version de la querelle entre l'Angleterre et l'Italie est reçue comme la version universelle et obvie.

On oublie le coût bien plus élevé de l'armement anglais comparé à celui des armements rivaux — parce qu'il n'en est pas parlé en Angleterre de peur d'effrayer le public anglais. Mais l'exemple le plus remarquable de propagande réussie est le silence à propos de la Palestine. Exemple d'autant plus remarquable que New-York est un des points du monde où la question juive est la plus aiguë. Depuis que la Commission d'enquête en Palestine est revenue, la politique anglaise fut de n'autoriser aucune discussion dans la presse et de se comporter comme si tout le problème palestinien s'était dissipé. Le gouvernement a décidé de retirer la Terre sainte du nombre des questions que l'on peut discuter ouvertement, jusqu'à ce qu'il aura pris une décision en

la matière et jusqu'à ce qu'il aura eu le temps de préparer l'opinion juive, mahométane et anglaise aux réactions qui ne manqueront pas de suivre. La sagesse ou le manque de sagesse de pareille politique secrète peut se discuter et, en Angleterre, on la discute assez bien — pas dans les journaux, évidemment, car la politique secrète est actuellement la méthode gouvernementale reçue en Angleterre. Mais l'étonnant est qu'une nation étrangère, dans l'ensemble hostile à l'Angleterre, obéisse à de pareils ordres sans même se douter qu'elle obéit de la sorte! Et pourtant c'est bien cela. Tout le problème palestinien est en ce moment aussi complètement absent de la presse américaine qu'il l'est de la presse anglaise.

* * *

Quant à l'autre point, l'accroissement de la puissance catholique, il est très intéressant d'en noter la qualité. Il ne s'agit pas de chiffres. Le nombre de catholiques pratiquants aux Etats-Unis ne peut s'établir exactement et moins encore le nombre de ceux qui vivent sous une influence catholique, directe ou éloignée. Pas plus qu'on ne peut établir de statistique assez exacte pour être utile quant à la proportion numérique entre l'ensemble des catholiques et leurs compatriotes non-catholiques aux Etats-Unis. Pas plus qu'on ne peut réunir une information suffisante sur ce qu'on appelle le « coulage ». Pour les conversions on est, évidemment, mieux renseigné. Quoi qu'il en soit, même si nous disposions de toutes ces informations numériques, et dans cette forme de statistiques nettes et précises particulière aux Américains, nous ne serions guère plus avancés. L'accroissement si frappant de l'influence catholique n'est pas une question de quantité mais bien de qualité. Et elle est en très grande partie négative. Le poids du catholicisme est plus grand parce que l'influence organique de l'anticatholicisme décroît de plus en plus. Ce n'est pas seulement l'ancien anticatholicisme doctrinal et donc très prononcé de la tradition puritaine et du sud du pays qui s'est affaibli presque jusqu'à l'extinction, c'est l'idée de la solution non catholique des grands problèmes humains qui s'est affaibli et qui ne cesse de s'affaiblir. Ici aux Etats-Unis comme partout, mais davantage qu'ailleurs, l'Eglise catholique par sa doctrine et par sa vie collective fournit une réponse à l'énigme du Sphinx, alors que les autres réponses ont échoué.

Les effets pratiques de ce changement ne se feront sentir qu'à la génération prochaine. Quand les enfants actuels seront devenus des hommes et des femmes d'âge mûr, alors on découvrira une Amérique qui certainement dans ses grandes villes et pour beaucoup aussi dans ses campagnes offrira un contraste très net entre une société catholique et une société non catholique, avec comme conséquence le contraste entre la solution catholique et la solution non catholique des problèmes économiques. Ce sont les livres lus en ce moment par les jeunes qui porteront alors leurs fruits après que ces jeunes d'aujourd'hui auront eu l'occasion de vérifier la vérité ou l'erreur de ce qu'ils lurent; l'occasion de juger du mot imprimé par l'expérience de la vie. Et remarquons que la quantité de livres, édités et répandus, et qui sont dans la ligne et en faveur de la tradition catholique ne cesse de croître chaque année.

D'autre part croît également et se consolide, surtout dans les grandes villes et naturellement parmi le prolétariat des cités industrielles, la religion communiste (car c'est est une), seul adversaire sérieux de « l'appel » grandissant de l'Eglise catholique. Cette démarcation de nos civilisations blanches contemporaines en deux camps qui apparaît partout en dehors de l'Angleterre s'observe également aux Etats-Unis. Ici les manifestations en sont encore locales, les adversaires se rencontrent dans des

domaines limités très éloignés, mais ils se rencontrent ou plutôt ils s'affrontent et peut-être, dans une génération, les deux principaux protagonistes seront-ils reconnus pour ce qu'ils sont.

IV

Toute ma vie, depuis la première fois que je débarquai ici aux Etats-Unis, il y a quarante-six ans, jusqu'à ce jour de Saint-Patrick où j'écris cette lettre, j'ai observé le contraste grandissant qui oppose l'Amérique à l'Europe, et surtout à l'Angleterre.

Prenons, comme exemple actuel, l'attitude envers la révolution qui se développe partout dans le monde civilisé, la nouvelle révolte du prolétariat contre la forme que le XIX^e siècle a donnée au capitalisme.

Partout en Europe nous en parlons comme d'un conflit de classes. En Angleterre surtout nous en parlons de la sorte, parce que l'Angleterre est le pays le plus complètement capitaliste, le pays du monde le plus « informé » par le capitalisme industriel — davantage même que la Belgique. Quiconque, en Angleterre, s'emploie à neutraliser la pression prolétarienne par de nouvelles allocations et indemnités à charge de l'Etat, par de nouvelles dispositions quant aux salaires, par de nouvelles garanties de sécurité; quiconque y travaille à organiser la transition vers « l'Etat servile » en cédant au prolétariat, en lui lâchant le plus possible de corde; quiconque y parle, en tant que politicien professionnel, en faveur de nouvelles lois et de nouveaux règlements, a présent à l'esprit un certain mot qui connote une classe sociale. Il pense « Labour ». Le parlementaire de toute étiquette qui est prêt à promouvoir telle ou telle réglementation nouvelle, le fonctionnaire qui l'applique, le journaliste engagé pour la défendre par ses plaidoyers, tous pensent « Labour » et ce que « Labour » représente, c'est-à-dire une certaine classe sociale.

La chose est vraie, dans une mesure moindre, dans tous les autres pays européens. Même en France (où il n'est qu'une minorité mal organisée) le prolétariat industriel se sert de — et est désigné par — l'expression : le Travail.

Aux Etats-Unis pareil esprit est inconnu. Il y a des ouvriers, il y a telle et telle organisation pour défendre l'esclave-salarié contre celui qui le paie, mais ici personne ne pense, au fond, à l'appartenance de l'un ou de l'autre à une classe déterminée. La richesse y a été acquise et perdue trop rapidement dans le passé pour que pareil état d'esprit soit possible. L'idée de position sociale est devenue trop faible pour être opérante. Des gens emploient bien l'expression littéraire de « classes supérieures », mais elle ne dit rien du tout à leurs voisins. Ils baignent dans la doctrine de l'égalité, et ce qui est peut-être plus significatif encore, ils baignent dans la pratique de l'égalité. C'est elle qui est à la base de cette courtoisie générale que l'Européen découvre même dans les relations les plus fortuites en visitant les Etats-Unis. C'est elle qui commande l'attitude américaine vis-à-vis de l'argent. Nulle part au monde l'individu est plus occupé à tirer tout ce qu'il peut d'une affaire, d'un patron, d'un métier, d'une spéculation, et pourtant nulle part au monde je n'ai trouvé moins de confusion entre la richesse et la vertu. En Angleterre les deux mots sont pratiquement synonymes, témoin notre idée du « gentleman ». Ici, aux Etats-Unis, la richesse et la valeur ont si peu de relation qu'on vous y comprend difficilement quand vous faites allusion à pareille connexion. La crainte de la pauvreté, qui est bien le démon qui pousse les riches dans toute société contemporaine, implique ici moins de crainte de perdre sa caste

que dans tous les autres pays que j'ai visités. Il y a très peu de « classe sociale » à perdre — s'il y a la subsistance à perdre.

Une des conséquences de tout cela, c'est que la révolution revêt aux Etats-Unis la forme de revendications *particulières*. Aucune philosophie *générale* n'apparaît derrière elle.

Des salaires plus élevés sont le but évident ainsi que l'obtention de meilleures conditions de travail : sécurité, réduction des heures de travail, etc. Certes, il en est ainsi partout, mais ici c'est pratiquement tout. Tandis qu'ailleurs (en particulier dans les pays où la révolution est vraiment active) il y a, derrière toute l'affaire, une doctrine violemment affirmée et soutenue. Ici, pratiquement rien. Voyez ailleurs la guerre entre la révolution et la tradition, surtout la tradition religieuse. Ici en Amérique, cette guerre est inconnue. Il n'y a pas d'ailleurs, ici, de classe paysanne enracinée ni aucune classe aux traditions familiales anciennes où pourraient se recruter les soldats d'une pareille guerre.

En Espagne, le meneur révolutionnaire unit intimement sa critique sociale à une critique contre la religion considérée comme la principale tradition héritée du passé et la plus formatrice. Ici, je n'ai même pas entendu faire allusion à cet aspect religieux. Et dans une conférence sur l'Espagne que l'on m'a demandée, je vais certainement éprouver la plus grande difficulté pour faire comprendre à mon auditoire pourquoi et comment la libération du prolétariat industriel est liée, en Espagne, à l'incendie des églises, au massacre des prêtres et autres activités « de gauche » de cette espèce.

En Angleterre il est également difficile de faire comprendre le lien des deux idées parce qu'il n'y a rien à attaquer; mais ici, aux Etats-Unis, où il existe un monde « clérical » important, riche et organisé, il est étonnant de constater combien peu ce monde suscite d'hostilité chez les réformateurs sociaux. Même les plus pédants des communistes (on les trouve surtout dans le milieu académique), bien qu'ils soient intellectuellement opposés à la Foi, ne la mêlent pas à l'exploitation capitaliste du salarié.

Je crois qu'il est vrai de dire que le citoyen américain qui se trouve être un esclave-salarié ne se préoccupe guère, en général, de l'esclavage salarié. Quand il est mal payé, il réagit violemment, plus violemment que par le passé — même le passé immédiat — mais il ne réagit pas en tant qu'esclave-salarié, il réagit en tant qu'homme insuffisamment payé. De plus, le prolétariat très bien payé (et ils sont très nombreux les salariés qui touchent ici des salaires étonnants comparés à ceux d'Europe) est tout aussi véhément dans ses aspirations pour des salaires plus hauts encore que l'est l'ouvrier mal payé désireux d'en finir avec une subsistance insuffisante.

Voilà pourquoi ceux qui se préoccupent de l'avenir de l'Amérique ne prévoient pas de lutte de classes parce qu'il n'y a pas de classes pour entrer en lutte, à tout le moins pas de classes au sens européen de l'expression. On prévoit ici beaucoup de violences, on s'y attend à des émeutes, etc., mais pas à des soulèvements d'une espèce de citoyens contre une autre espèce de citoyens.

En exposant tout cela, je me rends compte de l'extrême difficulté de traduire la réalité en mots. Elle se trouve d'ailleurs déçue par le fait que deux nations tout à fait différentes se servent de la même langue. Pour elles, le même mot, prononcé à peu près de la même façon, signifie deux choses qui diffèrent « spirituellement » autant qu'il est possible à deux choses de différer...

Imaginez un aveugle expliquant à un sourd ce qu'est un accord majeur en musique; imaginez le sourd expliquant à l'aveugle le bleu d'un ciel clair : comment s'y prendront-ils? Tâches ardues, en vérité. Mais si le mot *bleu* était employé pour les mots *accord*



DEVROYE-FRÈRES
ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

G. VAN THIENEN
28, rue de l'Enclume, Bruxelles

Cadres - Dorure

Spécialité de Cadres pour Tableaux
— Dorure pour Ameublement —
Restaurations

Tél. 12.44.13

Reg. du Comm. : Bruxelles 6033

SOCIÉTÉS
d'ASSURANCES

A. G.
BRUXELLES

Fondées
en 1824 - 1830

INCENDIE - VIE - ACCIDENTS - RENTES VIAGÈRES

Agence Générale de Liège

Louis **SIMON-ROLLAND**

Tél. 11220

23, rue Simonon

C. P. 13041

PRÊTS pour construire ou achats — Intérêts : 5 %

JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

24, AVENUE LOUISE

Téléphone 11.88.69

Si vous pouvez écrire Vous pouvez **DESSINER**

La vie donne davantage à ceux qui savent dessiner

RENDEZ PLUS BRILLANTE VOTRE SITUATION

VALEUR!... On dit couramment d'un homme : « Il vaut tant »... Ne croyez-vous pas que vous vaudriez plus si vous saviez dessiner? N'avez-vous pas bien souvent regretté de ne pouvoir croquer une figure, une silhouette, un paysage?...

Augmentez votre valeur personnelle

Dans l'exercice de votre profession, n'avez-vous pas senti parfois que si vous saviez dessiner, vous réussiriez mieux? En ces temps, n'est-il pas sage de s'assurer par la connaissance d'un métier auxiliaire, soit une source supplémentaire de profits, soit l'accès d'une nouvelle carrière dans le cas où votre situation actuelle viendrait à vous manquer?

Vous pouvez, si vous le voulez, devenir en quelques mois un bon dessinateur. Pour peu que vous ayiez de bonnes dispositions naturelles et qu'un talent, ignoré de vous même, sommeille en vous, vous deviendrez un artiste véritable, vous serez capable de faire carrière dans une des nombreuses branches du dessin, telles que : dessin d'illustration, pour livres et journaux, de publicité, d'affiches, de mode, décoration, catalogues, caricatures, etc... Cela vous sera permis, grâce à l'Ecole A. B. C. qui, par sa lumineuse méthode basée sur des principes modernes et absolument nouveaux, a mis l'enseignement du dessin à la portée de tous.

Grâce à elle, vous pourrez, sans abandonner vos occupations quotidiennes, quels que soient votre âge et votre résidence, suivre les cours pratiques de l'A. B. C. et recevoir les conseils personnels d'artistes professionnels éminents.

Vous avez aujourd'hui une occasion unique de prendre une décision dont dépendra peut-être votre avenir.



Regardez ces dessins si vivants et si simples pourtant. Ils ont été exécutés par des élèves qui, en appliquant les premiers principes de la Méthode A. B. C. ont réalisé des œuvres et non des froides copies. Pourtant avant de suivre ces cours ils savaient à peine se servir d'un crayon et ignoraient tout de leurs possibilités.



Ce croquis, dans lequel les attitudes sont si bien rendues, a été dessiné par un de nos élèves après six mois d'étude.

Une référence inattendue.

Dans le numéro de *VILLUSTRATION* du 16 janvier 1932, M. Jacques BASCHET, l'éminent critique, écrivait ces quelques lignes, tout à l'éloge de l'ÉCOLE A. B. C.

« On a pu sourire, au début de cette méthode de dessin qui prétendait former des talents par correspondance. Cela paraissait une gageure. Devant le succès grandissant, il a bien fallu admettre que cette idée répondait à un besoin... L'École A. B. C. reçoit de partout des essais, d'humbles enluminures comme des œuvres déjà mûres où s'affirment des dons. Elle conseille, elle aiguille, forme, développe les qualités et la personnalité. »

NOUS VOUS INVITONS A VENIR NOUS VOIR

Si cela vous est impossible demandez-nous notre intéressante notice.

ÉCOLE A. B. C. de DESSIN (Studio J. 138)

18, rue du Méridien, Bruxelles
Tél. : 17.60.80

Demande de brochure gratuite

Monsieur le Directeur,

Je vous prie de m'adresser gratuitement et sans engagement de ma part votre brochure annoncée ci-dessus donnant tous renseignements sur la méthode A. B. C.

Nom :

Age :

Adresse :

Province :

Ville :

majeur, la tâche n'en serait-elle pas rendue plus impossible encore? Or, telle est ma tâche quand je parle des Etats-Unis à des Anglais ou de l'Angleterre à des Américains...

HILAIRE BELLOC.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite du remarquable essai de notre éminent collaborateur et ami, Hilaire Belloc, sur l'Angleterre contemporaine.

En quelques lignes...

Après la bataille

Les panneaux inutiles achèvent de fleurir la palissade. Les deux ânon sont rentrés à l'écurie. Le chameau a repris sa place au Zoo. Aux chèques postaux, le compte des imprimeurs et des marchands de papier s'est arrondi. La campagne électorale n'a pas été perdue pour tout le monde.

Les journalistes ont l'impression d'entrer en vacances. Chaque soir, pendant un gros mois, il leur avait fallu noter, « au poignet », les déclarations, interruptions, acclamations, contradictions et ovations de meetinguistes déchaînés. On leur demandait d'être objectifs, tout en prenant parti. Les voici délivrés de la hantise! Demain, on inaugurerait un tronçon de l'autostrade; demain, un mari jaloux découperait sa femme en petits morceaux; demain, les volcans cracheraient leur lave, au Japon, et les cégétistes se mettront en grève, chez nos amis de France. La vie est belle.

La bataille fut rude, pourtant. Mais, l'arbitre populaire ayant désigné le vainqueur, tout le monde s'attache — avec un optimisme plein d'allant — à garder le sourire. A telles enseignes que l'observateur étranger se demandait, dimanche soir, si le rexisme n'était pas, de toutes les « zwanzes » que Bruxelles inventa, la plus inouïe, la mieux inventée. *Ubi sunt?* Où sont-ils, ces balayeurs du régime?... Le vent aigre de la défaite les avait « balayés », sans appel. La lâcheté aidant, tout le monde volait au secours de la victoire. On dit, de quelqu'un qui renie son drapeau, qu'il retourne sa veste. Que penser, alors, de ces « métamorphoses » au revers du veston? L'email rouge de l'insigne aux trois lettres couronnées avait fait place à une sorte de plaque, — d'ailleurs funèbre, — toute pareille à celle-là qu'une machine en plein vent grave, pour 25 centimes, à vos nom et prénom. Et il y avait quelque indécence, il faut bien le dire, à voir ces bourgeois bourgeoisants exhiber, dans l'atmosphère unanime de la rue vanzeelandienne, des convictions de tout repos.

Il reste à régler les paris. On avait organisé, dans tous les bureaux, dans toutes les familles, des « sweepstakes » monstres. Monstrueux, faudrait-il dire. Car les chiffres des voix promis aux deux candidats connaissaient, le fatanisme s'en mêlant, des différences invraisemblables. Les mauvais parieurs ergotent déjà. Ils se rabattent sur la condamnation de l'Archevêque. « Cela a faussé le jeu », assurent-ils. Arguties!

Arguties

Le plus comique de l'affaire, c'est que ce sont précisément ceux-là — les mêmes! — qui affirmaient péremptoirement, samedi matin, que la note de S. Em. le Cardinal allait rejeter vers le rexisme des milliers d'électeurs indépendants.

Il faut garder le triomphe modeste. Mais quelle tentation, n'est-il pas vrai? de rétorquer à tel contradicteur l'argument qu'il vous servait, trente-six heures plus tôt, dans l'enthousiasme un peu naïf des veillées d'armes!... En vérité, les moins suspects de catholicisme loyal sont, aujourd'hui, forcés d'admettre que la parole des Evêques a son rententissement dans la conscience des croyants.

Il est même assez piquant d'entendre, de la bouche même du grand vaincu de la journée électorale, une déclaration comme celle-ci : « Le coup de Malines (car c'est ainsi que l'on s'exprime, en fils soumis de l'Eglise et du Cardinal), le coup de Malines nous a fait perdre 100,000 électeurs. » Pourquoi pas 200,000? Pourquoi pas 300,000?... A partir d'un certain moment, à partir d'un certain degré dans l'invraisemblance et dans la galéjade, les chiffres n'ont plus aucune valeur.

Quand les esprits seront calmés, quand les têtes seront plus froides, on reconnaîtra que la cause essentielle de l'échec du rexisme réside dans l'orgueil de son chef. C'était, au demeurant, et dès la première heure, l'opinion autorisée de ceux que les hasards de la vie avaient mis en contact avec Léon Degrelle avant son ascension. La démesure est, de toutes les fautes, celle qui doit se payer le plus vite, parce qu'elle entraîne le superbe aux gestes inconsidérés, aux propos imprudents, aux folles aventures. La griserie de ces meetings enfiévrés fait le reste... Et voilà comment, par son insolent défi au Primat de Belgique, un rhéteur s'est chargé lui-même de se précipiter à bas des tréteaux.

La femme, espoir suprême et suprême pensée!

Des rexistes impénitents m'ont confessé ceci : « Nous prendrons notre revanche aux élections communales. Les femmes voteront. Or les 60 % des supporters de Léon Degrelle au Palais des Sports étaient des électeurs en jupons. »

Je laisse à ces indiscrets la responsabilité de leurs indiscretions. N'ayant jamais assisté à une de ces soirées à grand orchestre, je serais fort mal venu de contester la justesse d'une évaluation... qui me laisse rêveur. Car enfin, si, sur les 12,000 personnes qui remplissaient, pendant les fameux « huit-jours », le vaisseau du vélodrome d'Hiver, il y avait plus de 7,000 femmes; si, de la minorité masculine, il convenait de défalquer 1,500 à 2,000 éliacins qui n'ont jamais déplié un bulletin de vote, le nombre des électeurs conscients qui applaudissaient le Chef devait être inférieur à 3,000. Or — faites l'expérience, interrogez ceux de vos amis qui sont allés avenue Louis Bertrand — l'on comptait, parmi ces 3,000, une majorité d'habités : les fanatiques, les jusqu'aboutistes, les purs, les 100 %.

... Et nous comprenons mieux maintenant pourquoi, dans la lumière crue des sunlights, dans les chants et les cris, dans cette odeur de sueur chaude et d'eau de Cologne à bon marché qui monte d'une foule pressée, les statisticiens du rexisme aient commis de singulières erreurs.

Pour en revenir à l'élément féminin, il est constant que les coups de gueuloir, les effets de torse et le sourire large du tribun lui valent, à chaque meeting, des adhésions passionnées dans ce public hypersensible, plus sensible, en tout cas, à la couleur d'une cravate qu'à la dialectique d'un plaidoyer. Les adversaires du suffrage féminin trouveront, dans l'aventure de Rex, un argu-

ment de choix. Dans ce système égalitaire intégral que voudraient instaurer des conservateurs obtus, le « beau gosse » partirait à 2 contre 1, comme on dit sur le turf. C'est déjà bien assez de la sereine ignorance du peuple souverain, sans prétendre y ajouter l'hystérique entraînement de nos aimables sœurs.

Quand Dieu se met à fumer le cigare

Avez-vous vu le film — un film américain — que des cinéastes fort adroits ont tiré de la pièce de Marc Connelly : *The Green Pastures* (Verts Pâturages)? Allez le voir : vous ne vous y ennuierez pas une seconde. Les acteurs sont étonnants de fraîcheur (des acteurs nègres) et de naturel. Les « spirituals », chantés avec toute la fougue ou toute la nostalgie qu'y savent mettre les hommes de couleur, font aux images un commentaire saisissant. Le ciel est pavé de nuages élastiques. Les élus passent le plus clair de leur temps à déguster la crème sucrée et la friture de poisson. Les anges ont de jolies ailes, qu'il leur faut relever, comme les basques d'une jaquette, avant de s'asseoir sur des sièges basculants. Dieu lui-même a beaucoup d'allure. Sa cravate est blanche, comme celle de M. Pierre Laval. Mais il porte aussi des guêtres : ce qui le fait ressembler à un sénateur de la Louisiane. Il a une voix de basse; mais un si bon sourire qu'on n'hésiterait pas à lui raconter, simplement, comme le fait Caïn, tous ses petits péchés. Parce qu'il est Dieu, il fume des cigares à 2 francs. Il les fume, d'ailleurs, sans qu'il ait besoin de les allumer.

On saisit le procédé. Marc Connelly, qui connaît bien les nègres de l'Extrême-Sud, croit savoir que leur religion puérile et touchante se fonde sur l'anthropomorphisme, sur la croyance en un Paradis où les bons noirs passeront joyeusement une vie facile. (Nous avons déjà eu un échantillon de ce Ciel *ad usum nigri* dans un film musical, édité également en Amérique, mais dont j'ai oublié le nom : et l'on voyait le nègre, sur sa mule, chevaucher jusqu'à la guérite de saint Pierre.)

Verts Pâturages constitue un spectacle charmant. Mais je prétends que l'œuvre de Marc Connelly se situe aux antipodes de la vraie poésie. Qui est mystère. En rendant, par le moyen assez gros du dialogue familier ou de l'image parodique, Dieu, les anges et les élus accessibles aux pauvres humains que nous sommes, l'auteur enlève aux Ecritures leur pouvoir d'incantation. La Bible ne nous émeut, la Bible ne nous ravit que parce qu'elle propose à notre imagination des horizons merveilleux, des perspectives inconnues. « La Terre de Chanaan, où coulent le lait et le miel » : il suffit de ces quelques syllabes pour évoquer toute l'étrange et mystérieuse uberté des grappes qui font ployer les vendangeurs, des gâteaux blonds et parfumés sous la tente des patriarches.

Depuis que j'ai vu l'ange Gabriel, depuis que je sais qu'il traîne les savates et qu'il fournit Dieu en cigares, je n'ai plus le même plaisir pieux à répéter le Salut à Marie : *Angelus Domini nuntiavit Mariae...*

Le nouveau drapeau tricolore

« L'Exposition sera le triomphe de la démocratie sur le fascisme. » Ainsi parlait M. Miroboléon Blum, du haut d'une tribune tendue d'écarlate et que les cégétistes avaient dressée, telle une provocation, sur les chantiers mêmes de la *World's Fair*.

M. Miroboléon Blum n'est qu'un mauvais rhéteur. Mais les cégétistes ont fort bonne mémoire. Et ils ont — aussi — de la logique, ils se sont dit que cette victoire du prolétariat sur la

réaction, il convenait de l'illustrer dès le seuil de l'Exposition de Paris. C'est pourquoi les drapeaux qui flottent sur les pylônes de l'entrée monumentale (de ce qui sera, dans deux mois ou dans trois, l'entrée monumentale) sont timbrés des trois flèches, du bonnet phrygien, de la faucille et du marteau. Et vive le Front populaire!

Lamartine, un jour que la foule prétendait arborer le drapeau rouge, trouva une formule enflammée, que répètent à l'envi les manuels de rhétorique, sur les vertus respectives de la loque sanglante et du tricolore glorieux. Nous allons voir si M. Miroboléon Blum, qui se contente de faire enlever l'emblème séditieux par le pompier de service, a lu, lui aussi, Lamartine.

En attendant, cette Exposition qui n'avance guère et dont les chantiers n'ont servi jusqu'ici qu'aux pires provocations à la désobéissance, demeure engagée sur une triste voie.

Il est imprudent, pour un parti politique, si puissant soit-il, de toucher au drapeau. Le fascisme italien s'est prudemment gardé de supprimer le tricolore à l'écu de Savoie. Ces jours-ci, en passant devant la permanence close de la rue des Chartreux, nous nous disions que le pavillon rouge aux lettres noires et blanches, et qui rappelle si exactement l'étendard hitlérien, avait été pour quelque chose dans la débâcle de celui qui a eu le grand tort de ne pas « sentir belge » (et je demande pardon à la syntaxe pour cette concession aux *slogans* électoraux).

Statues ambulantes

L'Exposition de Paris ne s'ouvrira pas le 1^{er} mai? Les techniciens l'avaient prévue terrestre. Pour le moment, elle est lacustre. La plupart des pavillons ont leurs pilotis dans le jus.

La *République* de Bartholdi, nabotte, comparée à sa sœur américaine, qui peut loger dans sa cervelle je ne sais combien d'importuns, a présentement les pieds dans la rivière. Des équipes de travailleurs, armés de grues, sont venus, qui l'ont corsetée de câbles, soulevée et enlevée. Est-ce à cause de l'inondation? Non, à cause de l'orientation! En haut lieu on a trouvé que la *République* du bord du Trocadéro louchait trop à droite; que, puisque l'Exposition devait, en grande partie, étaler ses palais précaires à ses pieds, elle paraîtrait très impertinente si elle leur tournait le dos. Voilà le secret de la conversion de la Marianne de bronze, qui a beaucoup fait jaser dans le quartier. On ne peut savoir le bruit que fait une statue quand on la croit en mauvaise position. Rappelez-vous la rumeur soulevée par la *Sainte Geneviève* du pont de la Tournelle. Le sculpteur Landowski voulait que la protectrice de Paix regardât sa ville affectueusement; qu'elle couvât des yeux Notre-Dame, la Cité; que par delà les brumes légères du fleuve elle décelât l'ennemi, c'est-à-dire l'escadrille des barques normandes. Mais la municipalité donna tort au sculpteur.

« Ce n'est pas votre affaire, lui dit-on. Vous avez fait sur commande une *Sainte Geneviève*, comme vous eussiez fait une *République* ou une *Fécondité*. Elle n'est plus à vous mais à nous. Passez à la caisse, faites-vous payer et donnez-nous permission de disposer du bibelot de pierre à notre fantaisie. »

L'imagier dut se résigner, mais les polémiques allèrent leur train. On fit des gorges chaudes sur cette protectrice de Paris qui surveillait les Normands du côté de la gare de Lyon. Cela paraissait une galéjade bien monumentale. Le temps est un grand maître. On s'habitue à tout avec lui. Qui s'inquiète aujourd'hui de cette *Geneviève* de Landowski qui fit verser tant d'encre il y a trois ou quatre ans?

Les gens de Passy auront été un peu ébahis en ouvrant leurs volets le matin de voir que dans la nuit Marianne s'était retour-

née. Mais ils s'y feront. Après tout, pourquoi les statues ne seraient-elles pas montées sur socle à roulettes, locomobiles? Elles subissent, ces images de pierre ou de bronze, les vicissitudes des hommes qui les dressent. On s'enthousiasme pour elles dans leur nouveauté. Et puis on les juge pompeuses ou « pompières », comme il vous plaira. Le symbole qu'elles incarnaient est remplacé par un autre symbole. On n'ose pas les déplacer à cause du tintouin. Si elles étaient à pivot ou à roulettes, la liquidation serait plus nette. Il suffirait de quelques chevaux pour mettre au vert, dans les bois ou dans les clairières, les idoles tombées dans l'oubli.

Le baptême d'Auguste

« Auguste » n'est pas un clown payé pour recevoir dans la piste des claques, des quolibets, des coups de pied au bas du dos. Ce n'est pas non plus un César romain. C'est un éléphanteau né dans un cirque. Il y a des éléphants dans presque toutes les capitales de l'Europe. Ce sont des exilés, des déracinés. On les a transportés par grues et bateaux de l'Afrique. Ils n'ont pas été conçus sous des cieus indulgents, dans des climats modérés. Auguste, lui, âgé de six mois, est parigot. Il a vu le jour dans la Ville-Lumière sous MM. Lebrun et Blum. C'est, paraît-il, le premier éléphanteau né en Europe.

Beau début, par ma foi! Pourvu que cette entrée sensationnelle dans la vie parisienne ne lui coûte rien au point de vue de la santé! Souhaitons qu'il ne décline pas dans cette atmosphère pluvieuse; qu'il ne s'enrhume pas du cerveau ou de la trompe; car, quand il éternuerait, ce serait la douche pour toute la ménagerie.

Grand tra-la-la au cirque natal d'Auguste. On a baptisé l'innocent éléphanteau? Pourquoi pas? On baptise non seulement les chrétiens, mais encore les bateaux, les cloches, les avions, les avenues, les chiens, les bengalis, les perroquets. Pourquoi ne baptiserait-on pas aussi les petits éléphants?

Mais pourquoi l'avoir appelé Auguste? Ce prénom sent le coup d'Etat, le fascisme.

C'est à cause de son parrain, Maurice Chevalier, qui se prénomme aussi Auguste. Mais il est moins connu sous ce prénom. La marraine? Joséphine Baker. Voilà un baptême bien parisien? Je vous amuserais beaucoup si je vous décrivais la commère tenant dans ses bras, sur la fontaine, le poupon larmoyant. Auguste, paraît-il, ne s'est pas très bien tenu pendant la cérémonie. Il est pourtant d'un très bon naturel. Mais les photographes avec leurs objectifs et le magnésium l'avaient exaspéré. On lui a cassé sur la trompe une bouteille de champagne et on a chanté en chœur :

*Je monte sur un éléphant
Sa trompe, sa trompe,
Je monte sur un éléphant
Ça trompe énormément.*

Combien de mètres de linon a-t-il fallu pour la bavette et la layette du gros bébé? Il a dû recevoir des cadeaux. On s'est abstenu j'espère de lui offrir un hochet d'ivoire. O terreur! Auguste aurait pu reconnaître les défenses de son grand-papa.

Crapauds et rossignols

On pousse en France un cri d'alarme : le crapaud se meurt! Si l'on n'y remédie sans retard, les crapauds de France ne bubuleront plus. Et de nous réciter les mérites du crapaud qui cache, sous de pustuleuses verrues, une foule de vertus, et de réclamer

des pouvoirs publics une action prompte et résolue en faveur de ce batracien exalté par Hugo. Car — sachez-le — le crapaud, c'est la poubelle du jardin et des prairies. C'est un des plus vigiliants insectivores. Sans lui nous n'aurions ni fruits, ni légumes, ni salades.

Il faut donc réglementer sans retard la chasse au crapaud comme la chasse au lapin, à la perdrix, la pêche à la ligne ou au filet.

Et pourquoi chasse-t-on le crapaud avec tant d'âpreté. Est-ce pour le manger? Non! C'est pour approvisionner les laboratoires; du venin des crapauds, les médecins tirent des remèdes efficaces. Et, au printemps, les chasseurs de crapauds rafflent toutes ces bestioles autour des mares. C'est tant la douzaine. Il faut fonder « la ligue de défense des crapauds », la trêve des laboratoires, pendant les amours des crapauds. Le difficile, c'est de la faire observer.

Autre cri d'alarme en faveur des rossignols : on en capture à tort et à travers! Et pourquoi faire? Pour les manger? Non! pas plus que les crapauds! Quand vous avez plumé le chanfre des forêts, que reste-t-il? C'est un cœur et un gosier dans beaucoup de plumes. C'est l'Amérique qui importe les rossignols. Ils n'en ont pas là-bas, de l'autre côté de la mare aux harengs, où ils en ont peu. Par rossignols, je n'entends pas les faux tableaux, les reliques historiques ou hystériques, les poudreuses de Marie-Antoinette, les vases de la Pompadour ou de la Dubarry. Non! ces rossignols-là, il en part chaque année, d'Europe, des centaines de paquebots, toute une flotte.

Les gens du Nouveau-Monde ont lu toute une littérature sur les rossignols français. C'est le chanfre de l'amour et du printemps. Alors ils ont donné commission à leur manière : « Pour le 1^{er} avril, vous nous livrerez tant de milliers de rossignols français, bien pépiants, bien roucouleurs. » Et la commande a été transmise. On trouve toujours des gens pour faire une mauvaise action. Espérons qu'à la douane, on ne laissera pas embarquer pour l'exil les mélodieux captifs. Les gabelous ouvriront les cages. On leur rendra les campagnes du ciel.

Le Front impopulaire

Propagande.

— « Les enfants du siècle — me dit l'évêque de Gibraltar — sont plus habiles que les enfants de la lumière. » Il est décourageant, M. Lunn, de comparer les propagandes communiste et nationaliste. Voyez-vous, tous les jours j'apprends ici des horreurs. Des réfugiés arrivent à Gibraltar, fuyant l'Espagne rouge. Hier soir encore nous avons accueilli un groupe de religieuses sauvées par un navire de guerre anglais. Mais des amis anglicans, qui prenaient le thé ici il y a quelques semaines, écartaient toutes ces horreurs comme n'étant que de la « propagande ». J'écrivis alors à Séville, leur demandant le rapport sur les atrocités que l'on m'avait dit être en préparation. J'écrivis deux fois. Il y a de cela cinq semaines et j'attends toujours la réponse.

— Vous eussiez dû écrire à mon ami le capitaine Bolin, à Salamanque, — répondis-je, — il vous eût envoyé tout ce dont vous avez besoin.

— Oui, j'ai peut-être écrit à la mauvaise adresse, — continua l'évêque, — mais tout de même deux lettres restées sans réponse, cela m'apparaît comme un symptôme affligeant d'un phénomène universel, l'inefficacité de la « Droite » et le zèle apostolique de la « Gauche ».

J'inclinai à penser de même. Pendant mon voyage à travers l'Espagne d'Irun à Algésiras, le capitaine Bolin et ses collègues me témoignèrent la plus grande courtoisie et me prêtèrent toute l'assistance possible, et ce n'est certainement pas à cause d'eux que le public anglais et le public britannique — pour ne parler que de ceux-là — connaissent si bien les droits de la « Gauche » et si peu les dommages subis par la « Droite ». Les restrictions dont se plaignent les journalistes sont imposées par le commandement militaire, mais il n'est que juste de reconnaître que cette guerre présente de très particuliers problèmes de censure.

Un Espagnol qui fit la Grande Guerre comme correspondant de guerre m'assure que l'état-major du général Franco est bien plus indulgent aux journalistes que ne l'étaient, pendant la guerre, les généraux français ou anglais. Il faut en louer l'entourage de Franco, car la tentation est forte de tenir les journalistes à de nombreux kilomètres loin du front. C'est ainsi que les Allemands, par exemple, qui essaient leurs nouveaux canons anti-avions, sont particulièrement sensibles à la proximité de journalistes français. Plusieurs de ceux-ci furent suspectés d'espionnage au profit de la France. L'un d'eux fut même arrêté de ce chef. De plus, la controverse en matière de non-intervention a rendu les autorités militaires particulièrement sensibles en matière de volontaires irlandais ou italiens.

La thèse de la presse rouge est, naturellement, que les nobles volontaires qui se battent contre le fascisme trouvent en face d'eux des « conscrits » italiens. Thèse idiote, en vérité; mais il est assez difficile de convaincre les gens de l'existence de volontaires Irlandais en Espagne si toute allusion à ces volontaires irlandais est automatiquement censurée dans les télégrammes des journalistes britanniques.

J'eus le plaisir de rencontrer à Séville le général O'Duffy. Il m'affirma que pour tout irlandais arrivé en Espagne, neuf autres ont signifié leur volonté de se battre si on les y transportait et si le Comité de non-intervention retirait son veto. Il m'apprit aussi que cinq pour cent de son bataillon étaient des protestants venus pour défendre la Chrétienté contre l'Athéisme.

J'ai passé cinq heures avec un volontaire mi-Anglais et mi-Espagnol, mais plus Anglais en bien des choses qu'Espagnol. Son travail l'avait mis en contact étroit avec les Italiens, et il me dit que les Italiens qu'il avait rencontrés, lui, étaient des volontaires de la classe dirigeante et de la classe bourgeoise, des soldats-amateurs inexpérimentés pour la plupart, avec plus de vaillance que d'habileté. Après leur débarquement en Espagne, il y avait eu un appel de volontaires pour conduire les camions automobiles. Tout Italien se croit de droit divin un chauffeur-né. Conviction qui fit mettre à mal un certain nombre de camions et quelques réverbères de Séville. Si les journalistes anglais avaient pu interviewer ces Italiens, le public anglais aurait moins de raisons de croire qu'en Espagne tout Italien est un « conscrit ».

La stagnation sur le front et l'impossibilité d'établir un contact personnel avec les soldats du front provoqua un exode général des journalistes vers Séville pendant la Semaine Sainte. J'eus l'occasion d'y assister un confrère dictant un télégramme à propos des cérémonies de la Semaine Sainte à Séville.

— En plus des processions — dictait mon ami — la messe fut célébrée chaque jour... (Est-ce exact, Lunn?)

— Oui, c'est exact, et en plus des processions, les prêtres officiants déjeunèrent tous les matins.

Mon ami me regarde avec quelque défiance et reprit sa dictée :
— En plus des processions, la messe fut célébrée chaque jour avec une pompe inusitée.

Et nous nous en tinmes là.

Peut-être bien, l'une des raisons pour lesquelles cette guerre est si peu comprise en Angleterre est telle, qu'il ne vient pas à l'idée de ceux qui envoient en Espagne des correspondants qu'une connaissance élémentaire du catholicisme serait utile pour quiconque veut juger de ce qui est essentiellement une guerre entre la culture catholique et la culture communiste.

Les nationaux espagnols seraient plus actifs en fait de propagande s'ils n'avaient pas la conviction arrêtée que tout homme de bonne foi doit se rendre compte que Franco se bat pour la religion et pour l'honnêteté contre la rapine, l'anarchie, et l'athéisme militant. N'est-il pas inutile de convaincre des hommes de bonne foi, et impossible de convaincre des hommes de mauvaise foi?

Et je crains bien que les protestants anglais ne soient classés par eux parmi les gens de mauvaise foi, grâce aux efforts des anglicans et autres protestants anglais qui visitèrent récemment Barcelone. Les Espagnols ignorent presque tout du protestantisme anglais. L'admirable réplique de l'évêque anglican de Gibraltar fut émuée par le fait que la plupart des Espagnols crurent qu'elle était l'œuvre de l'évêque catholique.

Quoi qu'il en soit, je serais reconnaissant aux dignitaires ecclésiastiques protestants de me fournir la bonne réponse à faire à cette question qui me fut posée à diverses reprises :

— Vos protestants sont des chrétiens, n'est-ce pas? Et s'ils le sont, ils doivent sentir qu'il est indigne de massacrer des milliers d'évêques et de prêtres, et particulièrement indigne de brûler tant de prêtres vivants. Pourquoi vos évêques sont-ils aussi empressés pour injurier Mussolini et Hitler et si lents à condamner les atrocités barbares commises sur des prêtres et des religieuses sans défense?

J'avoue que je voudrais connaître la raison de cette indignation sélective d'ecclésiastiques protestants. On peut au besoin invoquer l'anticléricalisme comme excuse à des attaques contre des cardinaux-archevêques, mais les prêtres massacrés par milliers étaient mal payés; ils n'étaient que des membres exploités du prolétariat, d'origine paysanne.

En ce moment l'Europe se trouve devant une menace plus dangereuse encore que le danger dont l'Islam menaçait la Chrétienté au Moyen âge et à la Renaissance. Constantinople tomba parce que les Turcs exploitèrent la rivalité entre Rome et l'Eglise grecque. Et l'Angleterre peut tomber si les communistes maintiennent le beau succès de voir leur cause soutenue sympathiquement par des chrétiens non catholiques qui les appuient dans leur campagne contre le christianisme! Parmi leurs alliés on trouve actuellement des hommes se réclamant du nom de catholique, annexant notre liturgie catholique, et qui paraissent décidés à ne nous laisser que la possession indisputée de cette seule note de la véritable Eglise — qu'ils ne sont pas empressés du tout d'acquiescer : la faculté de susciter l'hostilité et la persécution. Est-il trop tard pour en appeler à ces chrétiens en dehors de l'Eglise catholique, qui aiment le Christ plus qu'ils ne haïssent son Vicaire, pour coopérer avec nous à la formation d'un front impopulaire contre l'athéisme?

Quelques pussent avoir été les défaillances d'ecclésiastiques en Espagne, cette guerre a prouvé que l'Eglise d'Espagne jouit de l'appui loyal, de l'entier concours des évêques et des prêtres qui se sont montrés magnifiquement prêts à faire le sacrifice

Il accomplit sa tâche "sans un murmure"

Vous choisirez un Réfrigérateur électrique « H. M. V. » aux lignes ultra-modernes, en raison de ses avantages extraordinaires. Toutes les caractéristiques visant à plus de confort, de facilité et d'économie ont été réunies dans cette nouvelle série. Les réfrigérateurs « H. M. V. » ne gênent aucunement les réceptions radiophoniques. Ils opèrent aussi bien en courant alternatif qu'en continu.

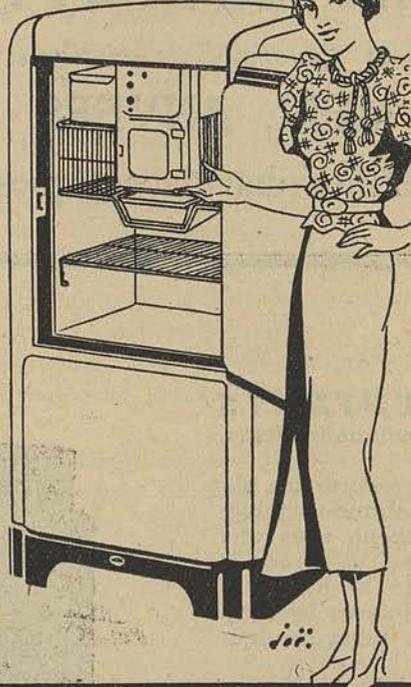
Voyez le Réfrigérateur électrique "H.M.V."

VOYEZ le circulateur silencieux au mécanisme simple, puissant et exempt de vibrations (seulement trois parties mobiles) qui tourne lentement pour créer le froid rapidement et à moins de frais.

VOYEZ le congélateur étanche qui fournit très rapidement de la glace de même que de la crème ou des boissons glacées et autres friandises. Cette caractéristique exclusive est indispensable à l'obtention d'une congélation ultra-rapide.

VOYEZ le revêtement intégralement en porcelaine, facilitant l'entretien. Voyez l'intérieur baigné de lumière, la poignée facilement actionnée, les étagères ajustables à votre gré et le nouveau compartiment basculant.

VOYEZ la plus grande capacité des Réfrigérateurs « H. M. V. » et comparez avec d'autres appareils de prix égal.



171, Bd M^{me} LEMONNIER
14, GALERIE DU ROI
BRUXELLES

CONSTRUIT SUIVANT LE MEME « STANDARD » ELEVE QUE
LES RECEPTEURS, DISQUES ET GRAMOPHONES « H. M. V. »

Millionnaire

vous pouvez l'être à chaque tirage de la

Loterie Coloniale

avec un peu de chance

4^e TRANCHE 1937

(billet violet)

PLAN B

Un billet sur dix gagne cent francs et garde ses autres chances

11.310 lots de 250 frs à 100.000 frs

Le gros lot : 1 MILLION

Tirage le 26 avril

269



C'est une bière Léopold!
Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles

53, rue Vautier, BRUXELLES

POUR RENDRE VOTRE HABITATION PLUS CONFORTABLE :

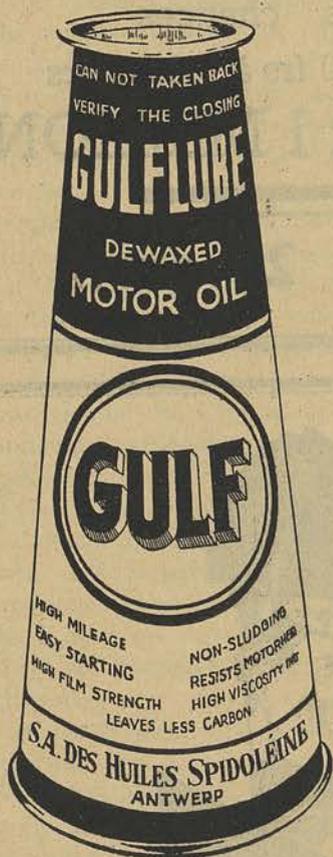
LES VOLETS VAN EYCKEN

Devis gratuits sur demande

Bureaux : 21, CHAUSSÉE DE LOUVAIN
Téléphone 17.27.16

Ateliers : 30, RUE SCALQUIN

Vous devez essayer les Huiles Multi-Sol-Gulflube :



- 1 Votre kilométrage augmentera de 20 à 25 %.
- 2 Plus de dépôts grâce à leur haute résistance à l'oxydation.
- 3 Elles produisent peu de calamine : d'où mouvement libre pour les segments et soupapes et pas de dépenses de décalaminage.
- 4 Elles résistent aux plus fortes chaleurs de l'été.
- 5 Vous démarrerez facilement en toutes saisons.
- 6 Les coussinets de votre voiture ne seront pas attaqués.
- 7 Meilleur graissage quelle que soit la marque de votre voiture.
- 8 Film d'huile très résistant.
- 9 Elles conservent une grande fluidité en hiver.
- 10 Elles sont raffinées par solvants sélectifs.
- 11 Nos huiles se vendent en gros et au détail.

VOUS LES ACHÈTEREZ PARTOUT EN BELGIQUE, SOUS LA GARANTIE DU DISQUE ORANGE

S. A. DES HUILES SPIDOLEINE

Toutes les huiles pour l'automobile, l'aviation et l'industrie

24, MEIR, ANVERS

Huiles de vaseline, vaselines pharmaceutiques et industrielles



DE BEAUX ENFANTS
sont ceux dont la nourriture est saine, vigoureuse.
Rien de tel que de préparer les aliments à l'Extrait de Viande Liebig, produit pur qui contient, sous une forme très concentrée, la force, la saveur et le goût de la meilleure viande de bœuf. Il renforce les mets et les enrichit sans masquer leur saveur propre.

EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG
AMÉLIORE LA CUISINE • DIMINUE LA DÉPENSE



suprême pour leur Foi. Dans toute l'Espagne rouge il n'y eut pas douze prêtres à se soustraire à la mort et aux tortures par l'apostasie...

La persécution a enrichi le martyrologe de l'Eglise de récits aussi beaux que ceux que nous transmettent les premiers siècles de l'ère chrétienne. Je tiens de l'évêque de Gibraltar l'histoire suivante :

Un prêtre était conduit à la mort. Il était lié. Devant ceux qui allaient l'exécuter il dit : « Je désire vous bénir. S'il vous plaît, libérez mes mains. »

Un rouge coupa les cordes, puis trancha les mains :

— Bénis-nous maintenant, ricana-t-il.

Et le prêtre de bénir, levant ses moignons sanglants jusqu'à ce qu'il rendit le dernier soupir...

Il est facile de diffamer de pareils hommes du fond de confortables et sûrs presbytères et doyennés anglais, mais il doit être difficile, même pour les plus prévenus, de croire que ceux qui massacrèrent de tels prêtres étaient inspirés par un anticléricalisme éclairé et par un sincère amour de Dieu.

ARNOLD LUNN.

(Traduit de l'anglais *The Tablet*.)

Nicolas Tourguénéff

L'Occident ne connaît qu'un seul Tourguénéff (1), l'immortel auteur des *Mémoires d'un chasseur*, des *Pères et Enfants*, de *Terre vierge*. Il a tort, l'Occident, la Russie ayant produit d'autres Tourguénéff qui ne méritent pas tous d'être oubliés. De ce nombre est Nicolas Tourguénéff, dont nous avons donné le nom pour titre au présent article.

Son père, Ivan Tourguénéff, était un riche propriétaire de la province de Simbirsk, sur le moyen Volga. A un certain moment il fut « directeur » de l'Université de Moscou. C'était un homme éclairé et à tendances libérales. Ses fils héritèrent de ces tendances. Ils étaient quatre, mais l'un, André, poète, mourut tout jeune. Les autres : Alexandre, Nicolas et Serge, furent des hommes fort distingués. Ils nous ont laissé de gigantesques archives : le terme de « gigantesques » n'est guère exagéré, puisque commencée dès avant la guerre, la publication de ces archives se poursuit toujours — interrompue, il est vrai, à plusieurs reprises. Une nouvelle étape vient d'être franchie dans cette voie : l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S. a publié récemment les lettres de Nicolas à son frère Serge. C'est un gros volume de 588 pages. Les Russes cultivés écrivaient beaucoup, on le voit, en ce temps-là. Nous n'avons du reste pas lieu de nous en plaindre.

Ces lettres embrassent en particulier une période bien intéressante pour les lecteurs d'Occident : les années comprises entre 1813 et 1816.

En 1813, Nicolas Tourguénéff a vingt-deux ans. Il appartient, on s'en doute déjà, à la vieille noblesse foncière russe qui n'a que faire de la particule (2) et dès lors à la haute société de Saint-Pétersbourg. Il vient de finir ses études à l'Université allemande de Göttingen et de devenir fonctionnaire du Ministère des Finances (car dans l'ancienne Russie, de Pierre le Grand à Nico-

las II, il est de règle qu'un homme « comme il faut » doit être au service de l'Etat). Mais ses légitimes ambitions vont bien au delà de ces fonctions plutôt modestes. Des événements redoutables se déroulent dans l'Europe ensanglantée. L'offensive napoléonienne s'est brisée contre l'incendie de Moscou et un hiver atrocement rigoureux. Les pays que le Corse avait domptés, terrassés, humiliés lèvent la tête de nouveau. Ce qui subsiste de la Grande Armée recule la rage au cœur, malgré son héroïsme. De ces événements gigantesques Nicolas veut être le témoin; il veut, dans la mesure du possible, y participer. Grâce à ses relations, il réussit. Après la défaite prussienne, le baron Henri von Stein avait dû quitter son pays et se fixer à Saint-Pétersbourg. Maintenant lui aussi sentait son heure venir. Devenu président du Comité central administratif appelé à organiser un régime provisoire dans les régions libérées de la domination napoléonienne, le réformateur prussien consentit volontiers à ce que Tourguénéff fût attaché à sa chancellerie. Celui-ci et von Stein s'entendirent à merveille, et si le jeune homme éprouvait, nous dit-il, « à être avec Stein, surtout en tête à tête, une véritable jouissance », l'homme d'Etat prussien paraît l'avoir tenu en haute estime.

Les armées françaises battaient en retraite, alors que les armées russes et alliées ne cessaient d'avancer; la chancellerie de von Stein avançait avec elles et Nicolas Tourguénéff faisait comme la chancellerie Stein. Témoin des derniers et provisoires succès de Napoléon, puis de sa défaite, puis de la lutte diplomatique qui se déroulait autour de sa succession, Tourguénéff trouva la France appauvrie, ruinée et lugubre. « Tous les habitants, écrivait-il le 28 janvier 1814 de Langres à son frère Serge, se réjouissent en général de notre arrivée. Le mécontentement manifesté par les habitants à l'adresse de leur gouvernement actuel est très vif. Ils souhaitent la fin de la guerre et la fin de leurs infortunes et estiment nécessaire à cet effet l'entrée de nos troupes. Certains d'entre eux se réjouissent surtout de ce que l'entrée des troupes alliées ait empêché le gouvernement de prendre leurs derniers enfants et leur dernier avoir en vue de la formation de la garde nationale et d'une mobilisation générale. » Combien les sentiments de ces pauvres gens étaient naturels!

Il arrive toutefois à Tourguénéff de constater que les sentiments qu'il dit animer les populations françaises ne sont pas unanimes. Par-ci par-là, alors que l'armée russe restait inactive et que « le grand quartier général s'ennuyait à Chaumont », des paysans s'armaient et donnaient pas mal de fil à retordre aux autorités militaires moscovites.

Le 31 mars selon le calendrier julien (12 avril) les armées alliées entrent à Paris. Ecrivant à son frère, en France lui aussi à ce moment-là, Nicolas Tourguénéff exprime l'espoir que dans très peu de temps il pourra se remettre en route pour rentrer chez lui. Il fait l'éloge du Tsar qui, « alors que les diplomates étaient utilement occupés à ne rien faire » à Dijon, a porté à Napoléon un dernier coup, battu le restant de ses troupes, pris Paris et, « entouré de maréchaux français », passé en revue l'armée russe sur la place Louis XV. A l'endroit même où avait coulé le sang de Louis XVI guillotiné, le P. Ivan, « archiprêtre de la Cour », chante un *Te Deum* d'actions de grâces. Plus de 30,000 hommes, prennent part à la revue, le Tsar a le roi de Prusse à ses côtés la foule crie : « Vive Alexandre le Magnanime! Vive notre libérateur! » Quel inoubliable tableau!

Installé à un balcon, Nicolas Tourguénéff contemple ce spectacle et son cœur palpite d'un patriotique orgueil. Enfin, voilà le labueur du souverain russe pleinement récompensé. La prise de Paris a enfin montré ce dont l'Europe est redevable à Alexandre. Sans lui Bonaparte aurait continué à régner et à « étrangler

(1) Ou Tourguéniew. Il y a bien des façons, on le sait, de reproduire les noms russes en caractères latins.

(2) Inexistante dans les noms russes, sauf là où un « de » de fantaisie représente un « von » allemand.

les Français ». Il a « tout fait à lui seul ». Les Français le regardent comme une espèce de divinité (*nékoé bojestvo*). Il est vrai que Tourguéneff n'attache pas à l'opinion de ce peuple « faible et étourdi » une importance exagérée : seules l'opinion mondiale, celle de la postérité, la propre conscience du Tsar peuvent récompenser Alexandre. Oubliant apparemment l'opinion exprimée par lui précédemment sur les Français, Tourguéneff ne s'en félicite pas moins dans une lettre postérieure de ce qu'ils « adorent » l'empereur de Russie; lorsqu'ils parlent de lui les Français vont jusqu'à oublier « leur fierté nationale ». A l'occasion du départ pour l'île d'Elbe et du discours prononcé par Napoléon, Tourguéneff ne peut réprimer un mouvement plus ou moins légitime d'indignation. C'est que, nous affirme-t-il, Napoléon est toujours resté hypocrite et menteur; aujourd'hui cependant ces mensonges, cette hypocrisie ne peuvent que provoquer des risées. Tourguéneff ne prévoyait pas le débarquement à Golfe-Juan...

La paix une fois signée, le voilà membre de la « Commission centrale de liquidation » qui va siéger à Francfort-sur-Mein. Pendant le Congrès de Vienne, il se rend à plusieurs reprises dans la capitale autrichienne. On sait que les membres du Congrès s'y amusèrent ferme. Les Cent-Jours ne paraissent pas avoir impressionné notre homme outre mesure. Il dit aimer l'Allemagne et les Allemands, mais, bon patriote, il ajoute : « Comment pouvons-nous plaindre l'Allemagne alors que Moscou est en ruines? » Du reste tout en aimant les Allemands, il ne les idéalise pas outre mesure et il lui arrive d'écrire qu'ils ne sont dignes — il s'en est assuré! — « ni d'être une nationalité, ni même d'être indépendants ». Un peu sévère parfois dans ses appréciations, notre Nikolaï-Ivanovitch! Pour ce qui est de l'avenir de ce peuple notre Russe est on ne peut plus pessimiste. La situation de l'Allemagne est pour lui des plus triste : « Sous le joug français les Allemands avaient de l'espoir, avaient un avenir. Aujourd'hui pas d'espoir. » Décidément Nikolaï-Ivanovitch n'était pas né prophète.

Ce pessimisme et ces désillusions ne l'empêchent pas d'aller rendre visite au vieux von Stein qui s'éteint doucement à Nassau (où il ne mourra du reste qu'en 1831). L'entrevue a lieu dans un jardin et on cause longuement. Von Stein est un sage : il se rend parfaitement compte que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, mais il se console en se disant que la divine Providence le veut ainsi. Il déclare entre autres à Tourguéneff que « l'homme n'est pas né pour être heureux ». De vous à moi, lecteur, cette idée, n'est pas bien nouvelle; non seulement elle ne l'est pas, mais Tourguéneff le reconnaît lui-même. Cependant il l'estime « très importante » pour lui. Pourquoi? Parce que « ce que nous avons lu sur les rêveries creuses de félicité et de béatitude nous semblait être le produit d'une imagination poétique; mais cette fois-ci c'était l'expérience qui parlait ». Nikolaï-Ivanovitch rentra chez lui profondément impressionné...

* * *

Dans ses lettres il rendait très consciencieusement compte à son frère de tout ce que la situation allemande présentait de saillant. A cette époque, Napoléon était déjà à Sainte-Hélène, mais l'ombre de l'homme d'Austerlitz et d'Iéna planait toujours sur une Europe saignée à blanc. Au commencement de 1816, un meunier des environs de Heidelberg, du nom d'Adam Müller, venu à Francfort, faisait retentir la ville entière de ses prophéties. Favorisé d'une vision céleste, il estima qu'il était de son devoir de faire connaître aux députés de la Diète ce qui lui avait été révélé : il prédisait un nouveau retour de Napoléon en France, suivi d'une guerre sanglante de six ans, après quoi la paix régnerait en Europe pendant mille ans. Le meunier semble n'avoir pas

été seul de cet avis, à en juger par l'incident suivant, dont il est fait mention dans une lettre de Tourguéneff du 13 février 1813 : « le hibou ou l'esprit » (*sic!*) habitant les ruines de Rothenstein aurait fait tout récemment du tapage dans les ruines, puis se serait envolé; or il a pris l'habitude, nous apprend Tourguéneff, de se livrer à ces incartades à la veille d'une guerre. Nos lecteurs connaissent assez bien l'histoire pour que nous n'ayons pas besoin de leur apprendre que les prédictions de Müller — sans parler de l'esprit ou hibou — furent démenties par l'événement; il n'était apparemment pas meilleur prophète que notre Tourguéneff lui-même — ce qui ne l'empêcha pas de devenir ultérieurement un des intimes de la célèbre baronne de Krüdener. Nous ignorons comment il expliqua à celle-ci l'échec de ses redoutables prophéties.

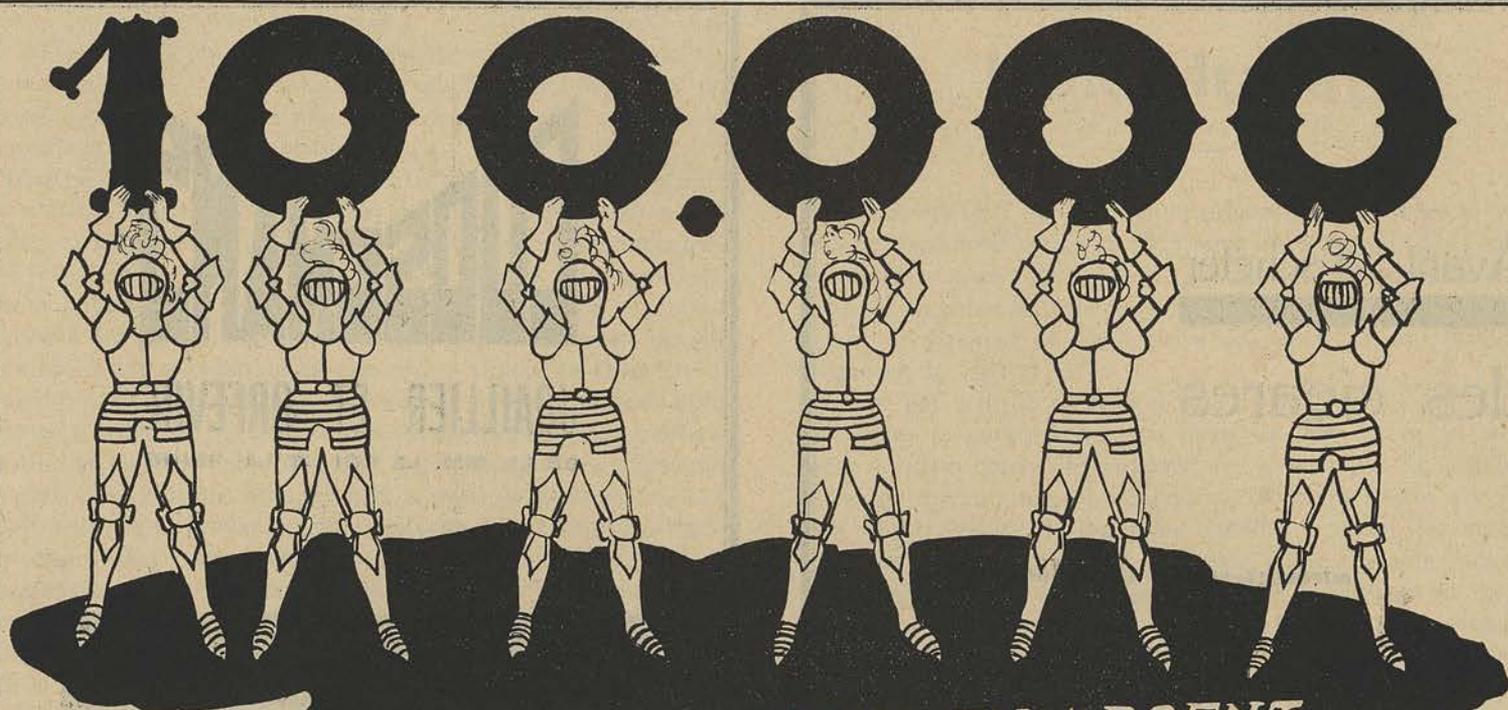
La lettre en question de Tourguéneff (toujours à son frère) suivait de près un manifeste d'Alexandre I^{er} par lequel celui-ci clôturait l'ère des guerres napoléoniennes en annonçant à son peuple bien-aimé la victoire définitive de la Russie et de ses alliés, victoire pour laquelle l'empereur de Russie rendait grâces au Tout-Puissant. Le manifeste n'était pas tendre pour le captif de Sainte-Hélène accusé de s'être arrogé un droit qui n'appartient qu'à Dieu seul : celui de régner en autocrate sur le monde entier. Il était moins tendre encore pour Paris devenu aux yeux d'Alexandre un nid de rébellion, de débauche et de perdition. Malheureusement pour le Tsar, ce document fut traduit en français et publié sous forme de brochure en France, où il fit, cela va sans dire, très mauvaise impression. L'empereur n'avait cru parler qu'à sa fidèle noblesse et à ses moujiks : on lui joua le mauvais tour de faire connaître ses invectives à vingt millions de Français qui cessèrent dès lors, comme par enchantement, de chanter les louanges d'Alexandre le Magnanime.

Quelques années plus tard le souverain russe disparaissait dans des circonstances singulières sur lesquelles un certain mystère n'a cessé de planer depuis. Mourut-il effectivement de maladie à Taganrog, sur les bords de la mer d'Azow, à la fin de 1825? Ou nous faut-il reporter sa mort à une quarantaine d'années plus tard (1864)? et l'énigmatique ermite sibérien Fédor Kouzmitch était-il réellement l'ex-tsar de toutes les Russies, le vainqueur de Napoléon, expiant sous ce déguisement sa participation au complot qui mit fin en 1801 aux jours de son père à demi dément l'empereur Paul? Je ne connais pas dans toute l'histoire universelle d'énigme plus pittoresque et plus attachante. Et si je suis loin d'être persuadé de l'identité d'Alexandre I^{er}, rongé par le remords, et dudit ermite (1), je n'en suis pas moins impressionné, force m'est de l'avouer, par le fait troublant que des juges aussi compétents que M. Maurice Paléologue soient apparemment loin de repousser pareille hypothèse *de plano* (2). En tout cas, c'est là une bien belle légende, qu'on voudrait vraie!

Après trois ans de séjour en Europe occidentale, la mission dont Tourguéneff avait été chargé prit fin. En septembre 1816 il était nommé « secrétaire d'Etat adjoint près le Conseil de l'Empire, pour le département de l'Economie d'Etat » et se voyait obligé de reprendre le chemin de sa patrie lointaine. Cette éventualité ne lui souriait guère. Le libéralisme des premières années d'Alexandre I^{er} avait fait place à la fin de son règne à des tendances diamétralement opposées personnifiées, à l'intérieur, dans le nom plutôt sinistre du général Araktchéeff, à l'extérieur, dans la « Sainte-Alliance ». Or Tourguéneff était un libéral. La libé-

(1) Ouvert à deux ou trois reprises, le cercueil d'Alexandre I^{er} à la forteresse Pierre et Paul, à Saint-Petersbourg, aurait été chaque fois trouvé vide, nous dit-on. Mais le fait est-il bien certain? On voudrait des preuves plus péremptoires. C'est là-dessus que devrait, selon nous, porter le gros de l'effort des partisans de la « survivance ».

(2) Voir la *Revue des Deux Mondes* des 15 févr. et 1^{er} mars 1937.



FRANCS DE PRIX EN ARGENT

100.000 PRANCS EN ARGENT

1.000 PRIX pour les fines bouches

L'amateur de Superchocolat Jacques est comblé. En renvoyant, avant le 15 juin prochain, le plus possible de Bulletins du « Tournoi des 6 Meilleurs Jacques », il pourra gagner une somme rondelette (Premier prix 10.000 frs). Et ses chances augmenteront avec le nombre de ses réponses, pour lequel il n'y a pas de limite fixée.

Ajoutez donc au plaisir de savourer, voire de « découvrir », une gamme de chocolats incomparables, l'espoir de remporter un prix qui sera toujours le bienvenu...

IL EST TEMPS DE DEMANDER A VOTRE FOURNISSEUR LE RÉGLEMENT DU

TOURNOI DES 6 MEILLEURS
JACQUES
SUPERCHOCOLAT

Avant d'acheter

des cigares

adressez-vous à la Maison

A. ZABIA

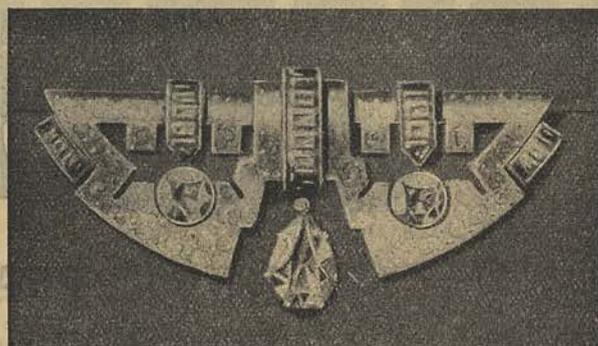
24, rue du Musée
Place Royale
Bruxelles

vous y trouverez
des assortiments très réussis en Cigares de la Havane
Cigares de la Jamaïque
Cigares des Iles Canaries
et Cigares du Pays

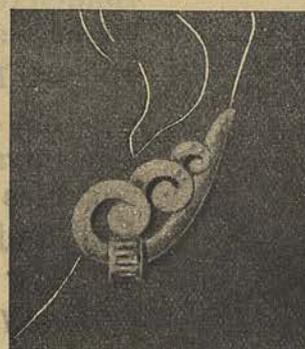
COOSEMANS

JOAILLIER ET ORFEVRE

DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE



GRAND CLIP — TRANSFORMABLE EN
BROCHE ET EN DEUX PETITS CLIPS



CLIP D'OREILLE

Projets de transformation
de bijoux

25, avenue de la Toison d'Or

ration des serfs (devenue une réalité en 1861 seulement) était un de ses idéals et d'une façon générale il craignait, une fois revenu en Russie, « de s'habituer à regarder une fois encore des choses que je ne voudrais pas voir même en enfer, mais qui se rencontrent en Russie à chaque pas ».

Rentré dans la Palmyre du Nord quand même, Tourguéneff s'y sentit d'abord fortement dépaysé. « Je ne vois de libéralisme chez personne », se plaignait-il. « Je n'ai encore vu personne avec qui je puisse m'entretenir de mon sujet favori » (toujours cette émancipation des serfs qui le hantait) (1). Peu à peu cependant il trouva des coreligionnaires politiques et ne tarda pas à devenir membre d'une association secrète dite « Union du Bien-Etre », laquelle avait des visées très ambitieuses et étendait ses ramifications très au loin. Cette affiliation à une organisation politique hostile au régime eut pour lui des conséquences fâcheuses. Reparti pour l'étranger il apprenait, à Paris, le 30 décembre 1825 (c'est-à-dire le 11 janvier 1826) la nouvelle de la tentative avortée du coup d'Etat « dékabriste » (2) du 14 (26) décembre. Parmi les conspirateurs, il comptait pas mal d'amis. Il fut donc regardé par le gouvernement impérial comme impliqué dans le complot militaire qui avait manqué faire chavirer le trône de Nicolas I^{er} dès le début du règne de cet autocrate; on le somma de rentrer en Russie; il n'eut garde d'obtempérer à cette sommation et resta à l'étranger ne reparaisant dans sa patrie qu'au commencement du règne suivant. Ses frères moururent en Europe occidentale : Serge en 1827, Alexandre en 1845.

Le châtement des « dékabristes » sur lesquels le gouvernement russe put mettre la main fut des plus rigoureux. Il y eut cinq exécutions capitales, dont celle du poète Ryléeff. Nombre de femmes de « dékabristes » (dont beaucoup appartenaient à la plus haute noblesse) donnèrent de beaux exemples d'abnégation conjugale en accompagnant leurs maris condamnés au baigne et à la déportation en Sibérie (3). Sauf erreur, les derniers vestiges des condamnations qui s'étaient abattues sur les conspirateurs ne disparurent qu'en 1883 : à cette date le dernier survivant du complot, Mouravieff-Apostol, se vit restituer par Alexandre III la croix de l'Ordre militaire de Saint-Georges dont l'avait dépouillé la condamnation prononcée en 1826.

Mais revenons avant de terminer à Nicolas Tourguéneff. Patriote sincère et convaincu, homme éclairé à vues larges et tolérantes, écrivain distingué, c'est un représentant typique des classes cultivées russes de la première moitié du XIX^e siècle. Il lui a été donné d'être mêlé de près à une des phases les plus troublées et les plus riches en bouleversements de l'histoire moderne de marcher sur les traces de Napoléon battant en retraite, de participer dans une certaine mesure au rétablissement du *statu quo* en Europe centrale, d'entendre les Parisiens acclamer le vainqueur de Bonaparte. Il a vu presque tout ce qu'il y avait à voir à l'époque, ce gentilhomme russe si moderne, et ce qu'il a vu il l'a décrit consciencieusement. S'il a fait fausse route sur certains points, ce n'est pas là une raison pour lui refuser notre respect et notre sympathie, et, tout compte fait, ses innombrables lettres sont une contribution de valeur à l'étude d'une époque sans précédent dans l'histoire de l'humanité.

Comte PEROVSKY.

(1) Sans nourrir à l'adresse du *moujik* de sympathies exagérées, je dois reconnaître que, à lire les tableaux de l'époque du servage que nous offre un écrivain russe émigré, j'ai compris la raison d'être des haines *ataviques* des masses paysannes russes pour les propriétaires fonciers, haines qui n'ont fait qu'une bouchée de cette propriété après 1917. Qu'on veuille bien noter que j'insiste sur « *ataviques* ».

(2) *Dékabr* est la forme russe de « décembre ».

(3) Parmi les condamnés figurait le prince Serge Wolkonsky, dont le petit-fils, Alexandre, ancien « chevalier-garde », ancien attaché militaire de Russie à la Cour d'Italie, mourut récemment à Rome prêtre catholique. Je tiens à rendre bien haut hommage au patriotisme éclairé et à la ténacité avec lesquels il n'avait cessé de polémiquer contre les séparatistes « ukrainiens », ces pires ennemis de la Russie de tous les régimes.

Italie! Italie!

C'est le cri que, du fond de sa prison, Charles Maurras vient de jeter vers notre alliée de 1915 pour la mettre en garde contre les envahissements de l'Islam germanique, puisque, hélas, ce n'est pas impunément que la politique républicaine a jeté l'Italie, l'Italie du Brenner de fin juillet 1934, entre les bras de l'Allemagne et de Hitler!

Lancé par celui-là même qui paie de sa liberté le fait d'avoir su écarter la guerre entre nos deux nations, cet appel pathétique a encore ravivé le souvenir des paroles que M. Mussolini prononça devant moi, en septembre 1933. Quel écho n'y font-elles pas à distance! Non point qu'elles écartent les craintes si fortement exprimées par Maurras; d'une certaine façon, je dirais même qu'elles les aggravent. Car c'est dans la mesure où il va contre la nature des choses, où il s'oppose au sens politique de l'Italie, au soin jaloux qu'elle a de son indépendance, que le rapprochement de Rome et de Berlin justifie toutes les appréhensions. Mais on n'explique rien en disant qu'il s'est accompli par l'attrait qu'exercent l'une sur l'autre les dictatures; c'est, en effet, méconnaître qu'entre le régime mussolinien et le régime hitlérien il y a toute la différence qui sépare le germanisme de la latinité. Qu'une telle conjoncture, si dangereuse pour la vie du monde, le soit d'abord pour l'Italie, M. Mussolini ne l'ignore pas. Et je n'oublierai jamais la violence de sa réaction, lorsqu'à la fin de l'entretien qu'il voulut bien m'accorder, je lui dis :

— Mais, Excellence, s'il doit y avoir une unification de l'Europe, l'effort unitaire deva se traduire en politique concrète, se réaliser dans un certain équilibre de forces entre les puissances qui la composent, à moins qu'elle ne se réalise au profit de quelque grand Etat démesuré qui se trouvera jouer ainsi le rôle de véritable fédérateur? Parfois ce fantôme surgit; et pourquoi ne pas le nommer? L'Europe de demain, sera-ce le Saint-Empire germanique ressuscité, non pas celui que le pape et l'empereur, alors unis, fondèrent il y a onze siècles, mais tel que certains peuvent l'imaginer aujourd'hui?

— *Jamais, jamais*, fit d'une voix frémissante M. Mussolini, tandis qu'à deux reprises il frappa sa table du poing. *D'abord*, reprit-il, *d'abord*, il y a dans l'histoire du monde des choses qui n'arrivent pas deux fois. Le Saint-Empire? Mais c'est aussi absurde que la restauration des Bourbon de Naples!

— Peut-être, fis-je, mais ces choses-là emplissent les livres, les dissertations des philosophes politiques de la Germanie : et je ne parle pas des discours...

— *Oui*, fit M. Mussolini avec un mouvement d'épaule où l'on sentait de l'impatience. *Oui, et de telles divagations troublent les esprits, enveniment les rapports des peuples... Les questions n'en deviennent que plus difficiles encore...*

— D'autant que les Allemands, pour justifier ces théories, confisquent l'idée romaine au profit du germanisme. C'est, parmi leurs historiens, une opinion courante que les Romains ont été les Prussiens de l'antiquité, et que les Prussiens d'aujourd'hui équivalent aux Romains de jadis. Ne voient-ils pas dans les Romains des barbares, racistes jusqu'à la brutalité, attachés sans vergogne aux succès pratiques? Cette part de l'héritage, ils la revendiquent pour eux-mêmes.

— *Fausse analogie*, fit M. Mussolini sur un ton où l'on sentait percer de l'impatience. *Les peuples que soumettaient Rome ne ressemblaient en rien à ce que sont les nations modernes,*

à une France, à une Angleterre, à une Allemagne... Rome ne détruisait pas une civilisation!

— L'idée de romanité ne serait-elle pas celle qui pourrait aujourd'hui assurer le mieux la stabilité de l'Europe? Mais dans quel bloc continental pourrait-elle prendre forme?

Puis j'ajoutai comme pour moi-même :

— France, Italie, Autriche, Pologne, ces nations catholiques? Il s'était fait un grand silence.

— *Vous dites quoi?* reprit M. Mussolini, et comptant sur les doigts de sa main : *France... Italie... Autriche... Pologne...*

Un nouveau silence. Puis me fixant, les yeux dans les yeux :

— *Oui, mais entre l'Autriche et la Pologne il y a la Tchécoslovaquie!*

Et sur ces derniers mots, M. Mussolini se leva. L'entretien était terminé.

Combien de fois n'y ai-je pas songé, depuis ce soir de septembre 1933 où me retrouvant seul, sur la place de Venise, j'essayai de mettre un peu d'ordre dans tout ce que je venais de vivre et d'entendre. Si je rappelle ces souvenirs, aujourd'hui où l'Italie incline du côté de l'Allemagne, ce n'est pas pour nourrir des regrets, dénoncer des erreurs qui auraient pu et auraient dû être évitées. C'est que jamais l'Italie n'a couru danger plus certain, car jamais le germanisme n'a été pour elle aussi gros de menaces. C'est bien l'essor d'un nouveau Saint-Empire germanique, mais anti-romain celui-là, qui se prépare de la mer du Nord à l'Adriatique, et qui cherche à prendre naissance. Son premier résultat serait de placer l'Italie en position de servitude. Et je ne parle pas de ses frontières découvertes à l'envahisseur éternel, car ce n'est pas là seulement une question de frontière. Comme le remarque fort justement M. André Chaumeix, dans la belle conférence qu'il a consacrée à *l'Italie de Mussolini* : « La doctrine d'Hitler, pour le moment, méprise la conception territoriale. Son ambition est inspirée par la mystique raciale : l'essentiel en est de grouper tous les éléments allemands dans la même communauté nationale. Il s'agit d'exercer une attraction irrésistible sur la partie germanique de la Tchécoslovaquie, sur la portion germanique de la Suisse, sur le Tyrol, puis de régner en maître absolu dans les pays avoisinants. »

Le germanisme est pour l'Italie un péril permanent. M. Mussolini le sait. Il sait aussi que c'est du côté de l'Europe centrale que l'étincelle peut jaillir. De la décision qu'il va prendre dépend l'avenir de l'Occident.

HENRI MASSIS.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25 ou 17 belgas, suivant les pays), soit en souscrivant un abonnement soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg	17 belgas
II. — Pour le Congo belge	25 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Lettonie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Ethiopie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique et Equateur	25 belgas
IV. — Pour tous les autres pays	28 belgas

La théologie en veston

Glans newmaniennes⁽¹⁾

« Un beau voile, mais un voile quand même »

Ce contemporain de Wordsworth, le délicat poète anglais de la période romantique, Newman, a une manière à part et tout à fait originale de goûter la nature. Tout ce qu'il y voit, en réalité, tout ce qu'il y entend contribue à lui transpercer le cœur et le remplit d'une douce mélancolie. « C'est un grand avantage de quitter Oxford, écrit-il à sa sœur Jemima, au retour d'une promenade, et l'âme encore tout endeillée de la mort récente et tragique de la chère Mary. Le pays est beau, les feuilles fraîches, les sentiers et les paysages variés. Pourtant, *je ne sens jamais avec tant d'intensité la nature transitoire de ce monde que quand je me délecte le plus à ce que m'offre ce pays...* » Et, dans ma sortie d'aujourd'hui, j'ai été impressionné plus fortement qu'auparavant de la possibilité de l'idée exprimée en ces deux vers :

*Ce qui chante avec une voix solennelle
Nous fait souvenir que nous avons fait un meilleur choix.*

Il m'était difficile de croire que ces vers n'étaient pas de moi, et que Keble ne me les avait pas empruntés. La nature, c'est ni plus ni moins pour lui le miroir de l'Invisible, l'ombre, $\sigma\kappa\varsigma\acute{\alpha}$ au sens platonicien du mot, des choses que l'œil ne voit pas, l'écho lointain de la patrie. C'est « un beau voile; mais un voile quand même » (2).

A Dieu ne plaise qu'il s'arrête aux formes passagères de ce monde, comme si elles devaient durer toujours! Ce genre de luxe — car c'en est un à sa manière — lui est aussi étranger que possible. Le regard de son âme les transperce et les transfigure. Cela, comme par un réflexe instinctif. A vrai dire, l'idée et le goût de l'Invisible semblent lui être connaturels. Il les a comme dans le sang. Ainsi l'a façonné et préparé la grâce. « Tout enfant, nous confie-t-il, je pensais que la vie pouvait bien n'être qu'un songe, moi un ange, tout ce monde une duperie, les anges, mes compagnons, prenant plaisir à se jouer de moi en me faisant croire à l'apparence d'un monde matériel. »

Le principe mystique et sacramentel

Ce réflexe naturel à son âme virginale, le contact prolongé avec les Pères alexandrins l'avait singulièrement renforcé. « Certaines parties de leur enseignement, magnifiques en elles-mêmes, arrivaient, nous dit-il, comme une musique, jusqu'à l'intérieur de mon oreille, comme si elles répondaient à des idées que j'avais chéries depuis longtemps, sans que peu de chose au dehors vint les alimenter. Elles reposaient sur *le principe mystique et sacramentel*, et avaient trait aux diverses économies ou dispensations de l'Éternel. J'interprétais ces passages en ce sens que le monde extérieur, physique ou historique, n'était que la manifestation à nos sens de réalités supérieures. La nature était une parabole; l'Écriture une allégorie (3)... »

L'Année chrétienne, de son ami vénéré John Keble, est à compter aussi dans le développement de ce sens de l'Invisible,

(1) Voir la *Revue catholique* des 26 mars et 9 avril 1937.

(2) *Lett. and corr.*, vol. 1, p. 161.

(3) *Apologia*, p. 2.

si nettement caractérisé, que possède Newman. Dans ce livre de poésies religieuses, paru en 1827, et qui fit époque, « la nature, ainsi qu'on l'a écrit, était sentie comme on pouvait l'attendre d'un contemporain et d'un admirateur de Wordsworth, mais elle, était le voile brillant derrière lequel le Créateur parle à l'âme et, à chaque page, il y avait comme des coups d'ailerons pour s'élever par toutes les choses visibles vers la beauté infinie (1).

Prérogatives du cœur innocent

Il est sûr, d'autre part, que cette poursuite obstinée de l'Invisible présuppose une scrupuleuse et minutieuse observation de l'Évangile, la pratique régulière et habituelle du renoncement qui allège l'âme et lui donne la nostalgie des hauteurs. Ce n'est qu'à ce prix que Dieu devient sensible à l'âme. « Cesser en religion de penser et de sentir à la façon des enfants pour s'astreindre à une pratique scrupuleuse, c'est avoir un grand esprit. C'est porter en soi ce *cœur royal d'innocence* dont parle David. Le commun des hommes considère Dieu à distance. Dans l'effort qu'il fait pour être religieux, il n'est que *faiblement guidé par une lumière lointaine*, et est obligé de calculer et de chercher sa voie. Mais le chrétien qui pratique depuis longtemps, qui, Dieu merci, est habitué à sentir la présence divine, l'Élu de Dieu, en qui habite l'Esprit béni, celui-là n'est pas amené à chercher au dehors ses traces; il est sous son emprise, car il habite en lui, et il n'a besoin que de se laisser conduire par son instinct religieux. Je ne dis pas qu'il se trouve un homme absolument tel, car ce serait déjà la vie angélique, mais c'est à cet état de l'âme que conduit une prière instantane et vigilante (2). »

Le vrai candidat à la bienheureuse éternité

Vivre ainsi en présence Dieu; s'habituer à reconnaître en tout et partout ses traces n'est point, comme on le croit communément, une originalité de mystique, ce mot étant entendu d'ailleurs en son sens le plus spécialisé. C'est l'attitude normale de tout candidat à la bienheureuse éternité. S'il ne vit pas « ordinairement en vue du monde à venir », c'est tout simplement qu'il n'en est pas digne, et qu'il y serait dépaycé, si, par impossible, il advenait qu'il y entrât un jour. « Pourquoi ne pouvons-nous pas être sauvés, se demande Newman, sans posséder de telles dispositions d'esprit? Je réponds comme il suit : que, même en supposant que l'entrée au Ciel d'un homme impie fût tolérée, il n'y serait pas heureux, au point que ce ne serait pas de la miséricorde que de lui permettre d'y entrer... Le Ciel n'est pas comme ce monde, c'est-à-dire un lieu où chacun peut choisir et prendre le plaisir qui lui convient. Nous voyons qu'en ce monde les hommes actifs ont leurs jouissances propres, et les hommes paisibles les leurs; les littérateurs, les savants, les hommes politiques poursuivent leurs travaux et leurs plaisirs respectifs. De là nous sommes portés à agir comme s'il en était de même dans l'autre monde. La seule différence que nous faisons entre celui-ci et l'autre, c'est qu'ici-bas, nous le savons bien, les hommes ne sont pas toujours sûrs d'obtenir ce qu'ils cherchent, mais que là, nous supposons qu'ils le seront toujours. En conséquence, nous concluons que tout homme, quels que soient ses habitudes, ses goûts, sa manière de vivre, une fois admis au Ciel, sera heureux. Non, cependant, que nous niions que quelque préparation soit nécessaire pour la vie future, mais nous évaluons mal sa réelle étendue et son importance. »

Importance souveraine du céleste désir

« Nous pensons que nous pouvons nous réconcilier avec Dieu quand nous voulons, comme si Dieu n'avait exigé, dans la plupart des cas, qu'une attention momentanée, sortant un peu de l'ordinaire, pour nos devoirs religieux, quelque rigueur, pendant notre dernière maladie, dans les exercices de piété, à la façon des hommes d'affaires qui classent leurs lettres et leurs papiers en partant en voyage ou font la balance d'un compte. Mais une telle opinion, quoique communément admise, est réfutée, aussitôt qu'énoncée. Car le Ciel, cela est clair d'après les Écritures, n'est pas un lieu ou plusieurs occupations différentes et discordantes peuvent être menées de front, comme c'est le cas en ce monde. Ici chacun peut agir selon son propre plaisir, mais là il doit agir selon le plaisir de Dieu. Ce serait de la présomption que d'essayer de déterminer l'emploi de cette vie éternelle que les justes doivent passer en présence de Dieu, ou de nier que cet état, que nul œil n'a vu, dont l'écho n'est venu à aucune oreille, que nul esprit n'a conçu, peut comprendre une infinie variété d'emplois et d'occupations. »

Le Ciel ressemble à une église

« Le Ciel n'est donc pas comme ce monde. Je dirai à quoi il ressemble plutôt : à une église. Car, dans un lieu de culte public, on n'entend pas le langage du monde; on n'ébauche pas de projets concernant les objets temporels, grands ou petits; on n'enseigne pas le moyen de consolider nos intérêts terrestres, d'étendre notre influence ou d'établir notre crédit. Ces choses, il est vrai, peuvent être légitimes en soi tant que nous n'y attachons pas nos cœurs. Mais, je le répète, il est certain que nous n'entendons rien de tout cela dans une église. Ici, il est question seulement et uniquement de Dieu. Nous le louons, nous l'adorons, nous le remercions, nous lui adressons des chants, nous nous confessons à lui, nous nous donnons à lui et lui demandons sa bénédiction. Et c'est pourquoi une église est comme le Ciel, en ce sens que, dans l'une comme dans l'autre, il n'y a qu'un seul et souverain objet : la religion, qui nous est proposé. »

Seuls les saints peuvent regarder l'Être saint

« Un homme viendrait-il ici qui aurait laissé son esprit courir selon sa pente, selon le caprice de la nature ou au hasard, sans aucun effort habituel et délibéré vers la vérité et la pureté? Il n'y trouverait pas de réel plaisir, mais se déclarerait bien vite lassé du lieu par ce qu'en cette maison de Dieu il n'entendrait parler que de ce seul objet dont il se souciait peu ou pas du tout et nullement des choses qui déterminaient ses espoirs ou ses craintes, ses sympathies et son activité. Si donc un homme sans religion était, en supposant la chose possible, reçu au Ciel, il n'est pas douteux qu'il éprouverait une grande déception. Auparavant, il s'était vraiment imaginé qu'il pourrait y être heureux; mais il n'a trouvé, une fois parvenu là, d'autres discours que ceux qu'il fuyait sur terre, d'autres occupations que celles qui ne lui inspiraient que dégoût et mépris, rien qui l'assujettisse à quelque chose d'autre dans l'univers et le fasse se sentir chez lui, rien en quoi il puisse entrer et se reposer. Il se sentirait lui-même un être isolé, séparé par le pouvoir suprême de ces objets auxquels son cœur est encore lié. Bien plus, il serait en présence de ce pouvoir suprême auquel, sur terre, il ne pouvait se déterminer à penser avec constance et en qui il ne savait voir maintenant que le destructeur de ce tout ce qui lui était précieux et cher. Ah! il ne pourrait supporter la face du Dieu vivant.

(1) THUREAU-DANGIN, *La Renaissance catholique en Angleterre*, vol. I, p. 13.

(2) *Parochial sermons*, vol I, p. 75.

Le Dieu saint ne pourrait lui être un objet de joie. Laissez-nous; qu'avons-nous à faire avec vous? C'est là la seule pensée, le seul désir des âmes impures, même lorsqu'elles reconnaissent sa majesté. *Seuls les saints peuvent regarder l'Être saint.* Sans sainteté nul ne peut supporter de voir le Seigneur (1). »

Dr DENYS GORCE.
Docteur ès lettres.

Regards sur l'Islam algérien

I

Il est fort difficile de parler de l'Islam. Comme devant toute autre question, deux attitudes partagent les esprits. L'une plus hostile, l'autre plus compréhensive. A l'étude on s'aperçoit que la première s'appuie surtout sur les textes du Coran, des commentateurs, et sur la traduction funeste qu'elle aperçoit du Coran dans les mœurs. La seconde cherche les traces de la Révélation biblique que l'imagination de Mahomet n'a pas tout à fait déformées, elle compare les points de croyance commune : unité de Dieu, existence et immortalité de l'âme, sanction du bien (?) et du mal dans l'éternité, etc... Le charme même de ce livre écrit en Orient, sa langue qui est une poésie, influencent aussi les sympathiques; mais surtout ils voient que le musulman vaut en général mieux que sa doctrine.

C'est un fait qu'il faut affirmer dès l'abord : de même que le chrétien est toujours au-dessous de l'idéal de l'Évangile, quelle que soit sa sainteté personnelle, le musulman est presque toujours au-dessus de celle de son Livre.

Le Coran est un tel mélange de lumière et d'ombre qu'il en est déconcertant.

De ces deux points de vue naissent deux manières d'aborder l'Islam, deux apologétiques, si on peut dire. Chacun donne sa préférence à l'une ou à l'autre suivant son tempérament. Il faut d'ailleurs se méfier de ces divisions faciles. Les missionnaires les plus intrépides à attaquer le Coran sont d'ordinaire d'une tendresse sans égale pour les musulmans, et auprès de leurs adversaires ils ont le prestige de la Foi, dans ce qu'elle a de plus beau : l'intransigeance, qu'ils joignent à la bonté.

La fille d'un grand marabout, vaincue par la grâce d'un miracle, vint un jour trouver le P. Justrobo (2) en disant : « Père, apprendsmoi ta religion; tu es savant, tu ne te trompes pas; tu es bon, tu ne me tromperas pas. »

La discussion avec les musulmans suppose une science que bien peu possèdent, mais voici que la question religieuse se pose sur le terrain social, et c'est sur ce plan que dès maintenant les chrétiens sont obligés de l'aborder.

Ainsi, à côté des spécialistes qui enfoncent le coin et la charge de vérité susceptible de faire éclater le bloc musulman, il faut des manœuvres pour recueillir les morceaux épars et les organiser dans la construction de la cité nouvelle. C'est ce qu'avaient compris il y a bien longtemps le R. P. Jean Delmer, fondateur de la revue *En Terre d'Islam*, et le R. P. Ch. Joyeux, ce dernier

créateur à Alger des premiers syndicats professionnels de musulmans et de l'*Amina* (Aide Morale aux Indigènes d'Afrique du Nord) (1). Ce sont là deux initiatives entre mille, nées du zèle admirable des Pères Blancs, et si je ne cite qu'elles, c'est à cause de leur caractère social.

Avant d'examiner certaines solutions professionnelles auxquelles pensent les chrétiens, il convient de jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'Islam en Algérie, afin de s'assurer de leur efficacité possible même dans le temps présent si troublé.

Trois aspects principaux attirent actuellement l'attention de l'Europe sur l'Afrique du Nord, et d'une manière générale sur le monde musulman : 1° les idées politiques; 2° les idées sociales; 3° et à travers elles, les idées religieuses.

La première question est débattue dans les journaux et il n'y a qu'à s'y reporter.

La seconde est de beaucoup plus intéressante pour nous et pour les indigènes eux-mêmes, d'autant plus qu'elle est conditionnée par l'idée religieuse.

Il suffit de poser cette question pour le démontrer : l'Islam religieux résisterait-il au communisme? Pour mille raisons on peut répondre : non.

Les indigènes le sentent tellement qu'ils sont déjà divisés entre eux tout en manifestant collectivement pour obtenir quelque chose.

Au dernier meeting de protestation contre la décision des maires d'Algérie de s'opposer au projet Violette, on voyait une salle partagée en trois fractions, sans parler des adhérents de l'Etoile Nord Africaine, expulsés dès le début de la séance. Un groupe de musulmans avait le bras droit tendu, index levé, en signe de profession de foi au Dieu unique de l'Islam; un autre levait le poing gauche; un troisième faisait en même temps les deux gestes.

Certes, cette réunion ne représentait pas l'immense majorité des indigènes qui se moquent bien des droits politiques, mais elle constituait ce petit bataillon de militants qui imposera sa volonté à tout le monde. Et c'est d'après lui qu'il faut juger de l'avenir.

Mgr d'Hulst a dit quelque part « que l'inconséquence est la grande ressource de l'esprit humain »; oui, quand il s'agit des devoirs; mais quand il s'agit de droits apparents ou réels, les hommes sont effroyablement logiques. C'est pourquoi on peut affirmer qu'une doctrine politique n'est réellement appréciable que par ses éléments extrêmes. Quelques exaltés, dit-on, hélas! peu de temps après des manifestations ridicules par le nombre et la violence, — celle-ci étant toujours en raison inverse du nombre, — une armée est là.

Le christianisme, qui n'est pas une doctrine politique, bien qu'il renferme toute sagesse, ne veut être jugé que par ses plus beaux fruits, les saints, des gens extrêmes aussi! et bien qu'elles ne le veuillent pas, il en faut user de même avec les doctrines politiques : Où sont vos as!... Bon! nous sommes fixés!

Ajoutons, par mode de parenthèse, que la politique, depuis que ce mot a perdu son sens originel, est un terrain faux; que toute la question actuelle en Europe et ici est de le lui redonner, et cela s'appelle la question religieuse et sociale.

Les éléments avancés de l'Islam politique sont les communistes qui ont d'ailleurs pour soutien la puissante association des Oulémas, les docteurs de l'Islam, moins vulnérables au point de vue social que les Marabouts, chefs de confréries ou autres, plus riches et d'ordinaire moins instruits.

Ici une courte explication s'impose.

On distingue en Islam deux catégories de « religieux », de représentants de Dieu : les Marabouts (=liés), prêtres par droit de

(1) *Parochial sermons*, vol. I, pp. 2-6.

(2) Des Pères Blancs, l'un des grands missionnaires de la Kabylie.

(1) 9, boulevard Gambetta, Alger.

naissance, et les Oulémas, docteurs sortis des Médersas (= séminaires musulmans) et qui enseignent officiellement la religion.

Les Marabouts ont leurs pouvoirs de bénir ou de maudire, d'appliquer des talismans, indépendamment de leur savoir ou de leur ignorance. Certains sont très instruits et ont une vie digne, mais leur science est d'ordinaire uniquement traditionnelle, c'est-à-dire religieuse, tandis que les Oulémas, moins puritains, s'accommodent avec les idées du jour. C'est pourquoi ils ont capté, si on peut dire, une troisième élite qui montait à l'horizon, les intellectuels sortis de l'Université.

La querelle ancienne entre Marabouts et Oulémas se corse de l'appoint de ce nouvel élément qui entraîne lui-même les troupes désislamisées au communisme, mais d'autant plus nationalistes. De quelle solidité est ce bloc? On sait bien qu'il ne durerait pas, que ses éléments se mangeraient entre eux dès que le motif d'opposition commune disparaîtrait, mais il pourrait tenir assez longtemps pour compromettre le peu de civilisation chrétienne implantée dans ce pays.

En définitive, je crois que ce sont les intellectuels du genre Ben Djelloul Tamzali qui arbitreront la situation dans les villes et les Marabouts dans le bled. L'art oratoire des Oulémas peut produire des fièvres passagères, mais il ne fondera pas leur règne à l'occasion des troubles présents. C'est donc d'une question religieuse et sociale qu'il s'agit. Les Marabouts ont l'avantage de tenir la force de la tradition et les intellectuels — je ne parle pas de l'ensemble des troupes qui les suivent — ont un rôle à jouer dans l'organisation de la vie moderne en Afrique du Nord. Doit-on, pour faciliter leur tâche, leur permettre de devenir députés? Il suffirait d'étendre les pouvoirs du corps électoral indigène et ce serait assez (1), car le temps viendra où tous les éléments espagnols, italiens, français et indigènes seront unis par le sang, même si quelqu'un répugne à le penser; il faut dire que la cohabitation suffit à la chose; cela se réalise déjà depuis longtemps d'une manière légitime qu'il faut approuver, ou d'une manière illégitime qu'il faut constater. La politique de race, même ici, est une utopie; les sangs sont déjà bien mêlés pour que, dans la bataille, des frères, au sens strict du mot, ne se tuent pas.

Je donne peut-être un ton trop affirmatif à l'ensemble de ces observations, mais je donne mon opinion faite de seize ans de vie algérienne dans le bled où les deux éléments, indigènes et européens, se montrent plus au vrai.

On voit, par ce dernier trait, combien est sage la sollicitude de l'Eglise qui, ce mois précisément, a donné comme intention aux associés de l'Apostolat de la Prière : « La sainteté des chrétiens dispersés en terre d'Islam. »

II

De même que le sort de la pratique religieuse en France s'est joué, ces derniers cinquante ans, sur le terrain social, de même l'attraction des masses musulmanes vers le christianisme se jouera principalement dans les cinquante ans qui vont suivre sur ce même terrain, et comme la majorité de la population indigène habite le bled et y travaille au service des colons, c'est à eux qu'il appartient de donner la mesure de l'esprit de justice et de la charité des chrétiens. Mais les colons dont on parle tant sont-ils disposés à cette action sociale?

Qu'on se rassure! On peut d'autant mieux s'adresser à eux qu'ils font en général tout leur possible en faveur de leurs ouvriers. A côté de certains scandales d'expropriations injustes de terres

indigènes, d'exploitation de leur travail ou d'usure, combien d'exemples magnifiques, chrétiens pour tout dire, d'entraide!

Ce n'est pas sans émotion que je voyais en 1929 la femme d'un colon aller soigner les varioleux dans les gourbis autour de sa ferme, ou prendre soin régulièrement des enfants atteints de coqueluche, alors qu'elle-même avait quatre petits enfants à qui elle pouvait apporter les germes du mal.

Presque toutes les richesses de l'Algérie ont été créées par les Européens, mais elles servent à tous, et il suffit de voir l'accroissement de la population indigène — elle a plus que doublé depuis l'occupation française — pour se rendre compte du mieux-être dont l'a fait bénéficier notre présence.

Ainsi, sans parler de ce qu'ont fait les pouvoirs publics en vue d'une alimentation et d'une hygiène plus rationnelles des indigènes, il faut dire que les seules initiatives privées ont sauvé, ici, des milliers de vies; on peut donc s'adresser aux colons en toute confiance pour essayer d'améliorer la condition de vie de l'ouvrier indigène.

Certes, tout n'est pas fait et les hypercritiques peuvent s'en donner à cœur joie, mais il faut dire que l'on a fait beaucoup et que l'idée d'aménager les logements indigènes sur les types des cités modernes d'El-Affroun, de Rivet, des Attafi est maintenant tout à fait générale. Seule la limitation des ressources arrête les entreprises.

Et, soit dit en passant, ce n'est pas un mince mérite pour les catholiques d'Algérie de pouvoir affirmer que les plus belles réalisations dans cet ordre d'idées ont pour auteurs plusieurs des leurs, tels MM. Gaston Averseng, Pincibono, Frachebois et d'autres moins connus.

Ainsi, pour reprendre l'idée émise plus haut, nous disons qu'il faut opposer aux droits fictifs de la politique les droits réels de la profession en faveur des indigènes. La solution vaut pour ailleurs aussi.

Mgr Courbe, secrétaire général de l'Action catholique, disait récemment aux J. A. C. : « Dans ce pays, l'avenir de l'Action catholique est à l'intérieur des terres. » En quelques jours cet homme de la Métropole avait compris la question indigène : le sens des choses de Dieu sert à tout. Le Congrès de la J. A. C. va donc prendre pour sujet d'études : « Le salaire de l'ouvrier agricole indigène. » Question délicate..., mais à vrai dire, comme toutes les questions délicates, qui promet des solutions heureuses, si on sait l'aborder et la résoudre avec intelligence et courage.

Voici le fait :

A la C. G. T., qui a pour principe « à travail égal, salaire égal », les syndicats chrétiens, avec lesquels la J. A. C. collabore, disent, eux, ce qui est bien plus juste : « à rendement égal, salaire égal ». Mais voilà, les indigènes, à part quelques rares ouvriers fidèles, ne travaillent que lorsqu'ils n'ont pas de quoi manger, et si on leur donne un gros salaire, même mérité, le lendemain, fût-ce en pleine moisson ou en pleines vendanges, ils laisseront le patron en plan...

De plus, en Algérie le climat est capricieux, des fléaux particuliers y règnent, la sécheresse d'abord : on connaît le cycle des sept vaches maigres et des sept vaches grasses — ensuite le siroco, vent brûlant du sud... qui sèche les blés en fleurs... la gelée, les inondations, les sauterelles, etc... si bien qu'il est presque impossible d'établir un salaire de base stable. D'ailleurs, donner le salaire maximum ne serait pas raisonnable, l'indigène est gaspilleur et imprévoyant, il a besoin d'être protégé et guidé comme un enfant.

L'idée d'une caisse de compensation interpatronale — les assurances sociales n'existent et ne peuvent guère exister ici — est donc envisagée. Ainsi, le surplus du salaire de base réellement gagné par l'ouvrier irait à une caisse commune qui lui viendrait

(1) Projet Saurin.

en aide en période de chômage, de maladie ou à l'occasion des naissances.

Voilà les projets dont l'honneur revient à des catholiques et ce sont des catholiques qui tenteront demain leur réalisation.

Alors que d'autres soulèvent par des campagnes politiques inconsidérées les masses indigènes déjà trop portées aux rêves malsains et aux chimères, les nôtres, travaillant dans le silence, découvrent les principes qui étendront demain l'organisation sociale française à cette masse et l'amèneront, nous le croyons, aux idées religieuses génératrices de cette justice et de cette charité qu'ils nous voient pratiquer et qui sont celles de l'Unique Sauveur des hommes.

LUCIEN PREUVÔT.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

LA PERSÉCUTION EN ALLEMAGNE

Le comte Robert d'Harcourt écrit de Berlin à l'Echo de Paris :
Berlin, avril.

Et maintenant? Maintenant, après l'acte d'accusation écrasant que constitue l'Encyclique pontificale contre le régime national-socialiste, que va-t-il se passer? C'est la question qui vient involontairement aux lèvres et ne peut s'échapper. A cette question, la plus grave réponse qui pourrait être faite serait la réponse négative ou, plus exactement, la réponse « blanche ». Le plus grave serait que rien ne se passe et que tout continue. Le plus grave et, par certains côtés, le plus vraisemblable.

A l'heure où ces lignes sont tracées, il n'est nullement exclu que le III^e Reich dénonce avec éclat le Concordat. Il a plusieurs arguments à sa portée et tout prêts. L'argument de l'intolérable immixtion d'une puissance étrangère dans ses propres affaires intérieures. Celui de la superfluité d'un contrat auquel on semble « si peu tenir » du côté catholique, puisqu'on le prétend déjà « mensongèrement » mis en pièces. Celui de la caducité naturelle de tout engagement, de l'opposition entre la mobilité de la vie et la rigidité de la parole écrite. Nous sommes payés tout particulièrement, en France, pour connaître la conception « mouvante » des traités, la « clause de réserve » de la marche des événements. Enfin, l'argument principal, l'argument-massue, aux yeux du national-socialisme, celui d'un satanique usage tiré par l'Eglise catholique des libertés octroyées par le Concordat, pour saper l'unité nationale, argument mis en puissante lumière par l'article du *Völkischer Beobachter* du 22 mars. Les indices menaçants (discours de Hess à Hambourg, réhabilitation éclatante du païen Ludendorff), certes, ne manquent point qui rendent plausible la rupture avec Rome.

Tout ceci dit, une dénonciation violente et unilatérale de la part du pouvoir hitlérien serait une indéniable faute. Les affaires vont si bien ainsi! A quoi bon y mêler du papier, à quoi bon mêler à des choses qui se font toutes seules un acte de rupture en bonne et due forme, des textes? Tous procédés inutiles (puisque le Concordat est supprimé *de facto*) et dangereux, parce qu'ils attirent l'attention de l'étranger et fournissent des armes à la presse de l'étranger, cette méchante presse, à l'affût de toutes les occasions de discréditer la croix gammée. Le cardinal de Munich, Mgr Faulhaber, disait, dans un prône

prononcé à l'église Saint-Michel, le 14 février de cette année et qui fit du bruit :

« De notre côté, nous ne dénoncerons pas le Concordat; mais si on le supprime, le tort pourrait être plus grand pour l'Etat que pour l'Eglise. Ce genre de mesures n'a pas pour effet de relever le prestige d'un Etat à l'étranger. »

L'avertissement et sa pointe de menace étaient aussi nets que la chose est incontestable.

Dans le même prêche, le cardinal, dépeignant la mentalité des fidèles devant une situation sans issue, mettait dans leur bouche l'exclamation suivante où l'outrance intentionnelle de l'expression ne faisait que traduire une douloureuse réalité :

« Avec le Concordat, nous sommes pendus; sans le Concordat, nous serons, à l'exemple des martyrs d'Angleterre, d'abord entraînés sur le sol, jusqu'à ce que mort s'ensuive, et ensuite pendus. »

Des martyrs? Peut-être, sans doute, mais à la condition de prendre le mot dans un sens moral plus que dans son sens fruste, et surtout dans le sens « lent » plus que dans le sens aigu. « Nous ne voulons pas faire de martyrs, s'écriait le statthalter Wagner au moment des procès de devises contre les ordres religieux; ce que nous voulons, c'est démasquer des criminels. »

« Nous ne voulons pas faire de martyrs », mot typique dans lequel tient, en même temps qu'une sage appréhension des conséquences de la persécution violente et des semences du sang, toute la politique du III^e Reich jusqu'à présent à l'égard des catholiques. Cette politique, quand on la contemple avec un peu de recul et sur un espace de quatre années déjà, apparaît dans un jour si clair! Le martyr, oui, mais le martyr lent, comme nous l'écrivions à l'instant, le martyr prudent, fait d'une incessante et inlassable morsure, d'une amputation progressive de toutes les libertés, d'un refoulement méthodique, et implacable, dans la zone d'ombre où il n'y a plus ni places, ni emplois, ni espoirs d'avenir.

La condamnation à la situation d'Allemand de « seconde garniture » (*zweiter Garnitur*), ce resserrement progressif du cercle, cette « mort lente », il faut l'avoir entendu décrire par une des victimes pour bien en saisir la cruauté. Impossibilité pour les parents d'espérer pour l'enfant le mieux doué la carrière à laquelle ses aptitudes lui donneraient droit si, par leur attitude notamment, et tout récemment à l'endroit de l'école confessionnelle, ils se sont classés dans la dangereuse catégorie des réfractaires. Piétinement indéfini dans les administrations, sans aucune chance d'avancement avec cette aggravation à la stagnation personnelle du spectacle de l'avancement scandaleux par passe-droit chez les autres, chez ceux qui ont donné des gages.

Dans le cas le plus favorable et sans même que soit en cause le tort matériel, désert moral tous les jours plus profond et plus étendu, par une sorte de contraction lente de l'atmosphère vitale, par suite de l'hostilité chez les uns, de peur d'être compromis chez les autres. Le catholique intégralement fidèle à ses devoirs et, par cette fidélité même, conduit à la nécessité de mettre le pied dans la zone de conflit avec l'Etat, devient une sorte de pestiféré mal vu de son entourage et de tous ceux de ses contemporains qui n'ont pas le goût de l'héroïsme et, au cœur, la charité d'un saint Charles Borromée, en temps d'épidémie. Il voit tous les jours s'élargir autour de lui le cercle de la prudence et de la lâcheté humaines.

* * *

Nous avons parlé à l'instant de l'école confessionnelle. La manière dont a été menée, de la part de l'Etat, notamment dans l'Allemagne du Sud, la campagne destinée à la saper,

fournit un exemple crucial de la sorte de terrorisme larvé que nous avons en vue. Rappelons-nous les choses. Deux écoles, deux formes d'école étaient en présence : l'ancienne école confessionnelle qui, en Bavière par exemple, détenait par tradition les plus gros effectifs, de beaucoup; l'école d'Etat, l'école dite de la « communauté nationale » (*Gemeinschaftsschule*), titre perfidement et heureusement choisi qui sous-entendait implicitement que les amateurs de l'autre école se plaçaient *ipso facto* en dehors de la « communauté ». Sur les deux types scolaires, les parents étaient appelés, par voie de referendum, à donner leur avis. Impossible, en apparence, d'être plus libéral pour un Etat autoritaire. Comment, *en fait*, se sont passées les choses? La campagne officielle, menée avec tous les écrasants moyens de propagande dont dispose le pouvoir, s'est faite en Bavière sur l'argument suivant : « Les parents qui, par une attitude d'opposition, se flatteraient de déchaîner un Kulturkampf, peuvent s'attendre à ce qu'il leur soit un jour tapé sur les doigts qui auront été trop hardis. » (*Auf die dreisten Finger.*) A bon entendeur, salut! Ces perspectives d'avenir peu engageantes ont porté leurs fruits. Il est rare que ces menaces vagues et brutales manquent leur effet. Quatre-vingt-dix-sept pour cent des voix des parents se sont prononcées en faveur de l'école de la communauté. L'Encyclique pontificale ne faisait qu'exprimer la plus douloureuse et stricte vérité en proclamant que la « liberté de vote des parents avait été mise en pièces ».

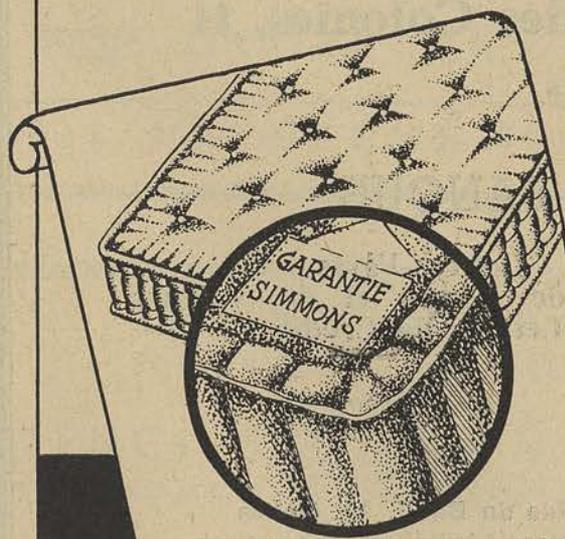
Mais ceci appartient déjà au passé. Après les graves paroles tombées des lèvres du Chef de la chrétienté, paroles qui mettent les responsabilités dans un jour éclatant et font une coupure nette, encore une fois, c'est vers l'avenir que nous nous tournons. Les plus grandes probabilités sont pour la continuation de la part de l'Etat de la méthode d'érosion progressive qui l'a jusqu'à présent si bien servi. Nominale, il n'y aura pas de Kulturkampf; on sait que le III^e Reich n'admet pas le mot. Pratique-

ment, le bâillon sera tous les jours plus étroit. Les fidèles catholiques continueront à être coupés de toute communication avec le centre même de l'Eglise, avec la « centrale romaine », ainsi que s'expriment élégamment les journaux du parti. Quinze jours après l'Encyclique, le texte pontifical n'était encore imprimé nulle part et restait aussi introuvable dans les *Semaines religieuses* que dans la grande presse d'information. Les choses iront peut-être plus loin. Il n'est nullement impossible que le mot parlé rejoigne dans la servitude le mot écrit, nullement exclu que le texte du prêche soit soumis, lui aussi, à la même censure préalable que le texte imprimé. Ce jour-là aura sauté le dernier lien, le dernier rattachement collectif entre le fidèle et la hiérarchie. Le combat continuera entre les âmes et la force, mais ce sera un combat dans la nuit. Il y aura encore des chuchotements, la grande voix se sera tue. Le régime sera arrivé à ses fins : un catholicisme muré dans l'enceinte du confessionnal et de la sacristie.

Que cette persécution soit un principe de concentration; que le catholicisme allemand, du moins pour son élite, trouve dans les conditions qui lui sont imposées ces forces de révolte qui germent si bien dans les prisons; que, dès à présent, et comme chez les communistes, grossisse ici un violent capital d'opposition — le fait n'est pas douteux. Les choses ne se traduiront au dehors que le jour où, à bout d'exactions, désespéré de sentir ses forces s'étioler sous l'effet de cette pernicieuse anémie de l'ombre, le catholicisme tentera de faire éclater le cercle et de sortir de la vie souterraine qui lui est imposée. Ce jour-là se réalisera le mot d'un des dirigeants du régime, auquel il faut toujours revenir parce qu'il éclaire bien le parallélisme des deux « internationales » dans la pensée des maîtres de l'heure : « A côté des rats rouges, je n'oublie pas les taupes noires (*die schwarzen Maulewürfe*). Je les laisserai s'enhardir. Le jour où elles voudront sortir de leur trou, ce jour-là, je taperai. »

Vous remplirez mieux votre tâche quotidienne...

si vous avez dormi sur
un matelas SIMMONS



Grâce à sa fabrication rationnelle résultant de 25 années d'expérience, SIMMONS vous assurera chaque nuit le repos nécessaire au travail de chaque jour.

La perfection des matelas SIMMONS, leurs qualités de confort, de durée, sont telles que chaque matelas SIMMONS est couvert d'une garantie effective écrite.

Toute une gamme de modèles et de prix.

Références de premier ordre: Administrations publiques et privées, Hôpitaux, Cliniques, Institutions, Pensionnats, S.N.C.F.B., etc.

Documentation gratuite sur demande à la SIMMONS BELGE, 616-618, chaussée de Louvain, Bruxelles

LES FAMEUX MATELAS

SIMMONS

Un bulletin de garantie
référéncé accompagne chaque
matelas SIMMONS.

Pour mieux dormir...

TISSAGE DE COTON
La Coriandre

Société Anonyme

Bureaux et Magasins:

rue de la Coriandre, GAND

Spécialité d'Articles Blancs, Teints et Imprimés
pour toutes Lingeries

Téléphones 103.14 — 129.99 — 184.55

USINES A GAND ET A SLEIDINGE

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

Export **X.L.** Double
Helles **X.L.** Bock

Grandes Brasseries d'X.L.

Les Melleures Bières

Etablissements **Lavenne Frères**

DOUR

Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis

BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »

Couleurs préparées « VATALINE »

Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur

Couleur émail LAMELAC
TOUT POUR LA PEINTURE

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Saintelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffsheim, 38, Bruxelles;

Rue du Bailli, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

AUTOMATIQUE ÉLECTRIQUE DE BELGIQUE

S. A.
Rue du Verger
ANVERS



Installations téléphoniques de toute
capacité. - Appareils de mesure. -
Compteurs électriques. - Signalisa-
tions routières. - Installations de
Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.

... CARRELAGES ...

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone
37.49.29

BRUXELLES

Téléphone
37.49.29

... REVÊTEMENTS ...

D'EXCELLENTES FARINES
DE DÉLICIEUSES BIÈRES
AUX

MOULINS A VAPEUR ET BRASSERIE

de MARCHIENNE

Tél. 10091 - 10092

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Qualité garantie

Pour votre machine à écrire, à calculer ou comptable,
Pour votre duplicateur rotatif ou plano,

Réclamez les Produits LORA

CARBONES
RUBANS



STENCILS
ENCRES

La marque belge de qualité

La marque belge de qualité

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

CARBONES :: RUBANS
POUR MACHINES A ÉCRIRE

STENCILS
CHIFFONNABLES et CIRE



ENCRES
POUR DUPLICATEURS

La plus importante fabrique belge

Téléphones : 26.26.47-26.61.73

Produits 'eco' 43, rue J Delhaize, Bruxelles

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

(Bocaux - Bouteilles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces)
vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

Renseignements ou voyageur sur demande

S^m C^m Havrenne frères

Verreries-Gobeletiers-JUMET

Les enfants
préfèrent être
habillés en
TOBRALCO

Vive Tobralco!



NOUVEAU PRIX :

fr. 19⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92cm.

Les enfants aiment être vêtus de tissus clairs et frais, jeunes comme eux. Donnez-leur cette satisfaction et habillez-les en Tobralco, le tissu inusable et garanti (*) par TOOTAL. Toute une gamme de jolis coloris et un choix incomparable de dessins.

Sur simple demande (Dépt. R) nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

(*) LA GARANTIE TOOTAL :
Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisière.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.
TOOTAL (Dépt. R) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

Charles DELVOYE

1, rue de l'Avenir

COURTRAI (Belgique)

TOILES & TISSUS

POUR FAUTEUILS PLIANTS

Spécialité d'Essuie-mains

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

**Filature - - Tissage
Apprêt & Teinturerie**

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECOLÉSIASTIQUES

Manufacture de Couvertures de Laine

ÉTABLISSEMENTS

Louis van Dooren

Société Anonyme

MOLL (Belgique)

Téléphone : 25.

Spécialités Couvertures Pure Laine et Mixtes Foulées et Lavées
Jacquart et Fantaisies.
Couvertures pour Couvents. — Laines à Matelas.

POUR VOS VIEUX CHIFFONS
vos déchets ou vieux papiers

Adressez-vous aux :

Établissements Desmet Frères

CHIFFONS LAINES ET COTON ESSUYAGE

ZULTE Iez-Waereghem

Acheteurs par quantité minimum 1 tonne
AU MEILLEUR PRIX

**USINES RÉUNIES
BERGENDRIES**

Société Anonyme

LOKEREN

Téléphones : 7 et 332.

Compte ch. 2727.10 - 153.55

Adr. télégr. : Bergendries

Filature et tissage de jute. — Toiles d'emballage. — Toiles
pour tentures. — Toile-tailleur. — Sacs tous genres.
Manufacture de Tapis laine, genre Axminster (chenille).

Séb. Polis Verviers

Téléphones : 122.04 - 124.70

Part. : 122.05 - 107.56

Télégr. : SELIS

V Code 1929

Importation directe
des pays d'origine
de laines de toutes
— provenances —

Stock important en toutes qualités

Fabricants de Confections

CHEMISES HOMMES ET GARÇONS. TABLIERS
FEMMES ET ENFANTS. PYJAMAS ET CHEMISES DE
NUIT. LINGERIE DAMES ET FILLETTES. TAIES ET
DRAPS

Production journalière : 2,500 pièces.

F. & G. PLATTEAU FRÈRES

CHAUSSEE D'ANVERS, 77 TÉLÉPHONE : 115.93

MONT-ST-AMAND (Gand)

Ameublement général

LUCIEN LIAGRE

15, rue des Moineaux, Bruxelles

Téléphone : 12.36.49

Compte Chèques : 1972.45

Registre du Commerce Bruxelles : 65897

SOIERIES ET TISSUS D'AMEUBLEMENT
TAPIS ET CARPETTES EN TOUS GENRES
LINOLÉUM ET COUVRE-PARQUET SYKOLÉUM
EXCLUSIVEMENT EN GROS

MOULINS DE PÉRUWELZ

SOCIÉTÉ ANONYME
PÉRUWELZ

Farines de première qualité
et de grand rendement

PAR WAGON FRANCO GARE

Tél. 66 Péruwelz

MOULINS BRISACK

CHARLEROI

FARINES SUPÉRIEURES

PAR WAGON FRANCO GARE

Téléphone 12.200 (3 lignes)

S. A. Moulins de Gheel, à Gheel

S. A. Moulins Hellemans, à Lierre

0

MÊME direction
MÊME qualité : La meilleure

0

Farines de froment

Farines de seigle



MÉDAILLE D'OR Exposition de Bruxelles 1935
Stand 94 au Pavillon de la Collectivité du Bâtiment.

Vous serez **MIEUX CHAUFFÉ**
plus **FACILEMENT**
et à **MOINDRE FRAIS**

si vous équipez d'une

OTOMATIC

votre installation de

Chauffage Central

Chaudières Otomatic S^{té} A^{me}

RUYSBROECK - Téléphone : Bruxelles 44.35.17

CHOCOLAT MARTOUGIN

Laboratoires **NOVEX**

Société Anonyme

6, rue de la Linière, St-Gilles-BRUXELLES
Téléphone 37.73.47

Parfums **VINERIO**
Ses Eaux de Cologne
Ses Pâtes dentifrices

Maison **RUBBENS Frères**

ZELE

fondée en 1817

GRANDES SPÉCIALITÉS :

Genièvre Rubbens, Schiedam Pollen
étiquette bleue

Cognac

Liqueurs de table
extra-fines

Tous les Produits sont de qualité irréprochable
PRIX COURANT SUR DEMANDE

E. de MARNEFFE & C^{ie}

LIÈGE, Place St-Lambert, 30
ANVERS, Meir, 101
GAND, rue du Lion, 44

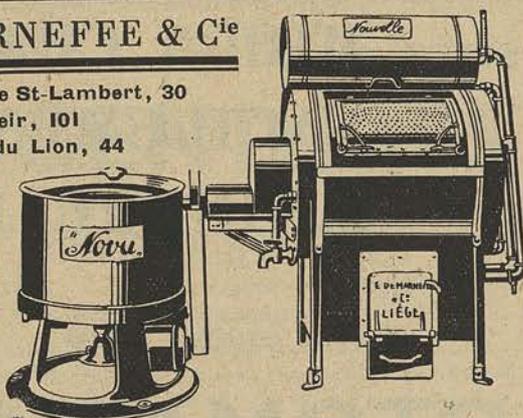
Pour ménages

Prix avantageux

Demandez
références

Franco mis en
marché
toute la Belgique

Facilité paiem.



CAFÈS

Beyers Frères & C^o

Rue de Borgerhout, 32-34, Anvers

Tél. 530.97

Compte-chèques 22253 Reg. de Commerce 18066



Chicorée - Thé - Cacao

CHICOREES BOSSUT

Successeur M. CLAEYSENS
(Fondée en 1892)

PONT-A-CHIN près Tournai

Qualité, pureté garantie sur facture

Prix sans concurrence à qualité égale

Demandez prix en **FIXANT QUANTITÉS**

JAMBONS DU PAYS

Henri ROUFOSSE Fils

Rue des Champs, 85, Liège

Téléphone 253.96

Compte Oh. Post. 2710.39

Reg. Commerce Liège 10.303

PRIX SPÉCIAUX POUR COMMUNAUTÉ



CUISINIÈRES

GAZ
CHARBON
MIXTES
ÉLECTRICITÉ

Usines *Krefft*
S. A.

38, Avenue Rittweger
Haren - Bruxelles
TÉLÉPHONE : 15 76.91

DEMANDEZ UN
DE **LAGO**
VOUS BOIREZ UN
PORTO d'origine

Agent général pour la Belgique :

R. TOUSSAINT : 11, rue du Vieux-Marché-aux-Grains, Bruxelles
Téléphone 12.28.27

PORTO - SHERRY - MADÈRE - MALAGA
Bordeaux - Bourgognes - Champagnes - Spiritueux

The Continental
Bodega Company

Demandez notre Prix courant général (gros-détail)

Siège social : BOULEVARD ÉMILE JACQMAIN, 50, BRUXELLES
Téléphone 17.53.69 R. C. Bruxelles 8574

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

CUISINIÈRES
KUPPERSBUSCH

AU GAZ, AU CHARBON,
ÉLECTRIQUES ET MIXTES

LES PLUS BELLES
LES PLUS SOLIDES
LES PLUS ÉCONOMIQUES

de la plus petite cuisinière de ménage à l'installation
complète la plus importante pour Instituts, Pen-
sionnats. Couvents, Casernes, etc.

Agents généraux pour la Belgique :

O. MELAERTS & C^o

SALLES D'EXPOSITION :

35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

VISITEZ NOTRE STAND

à la Foire Internationale de Bruxelles
à la Collectivité du Gaz, au fond du

Palais latéral gauche

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Ohèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

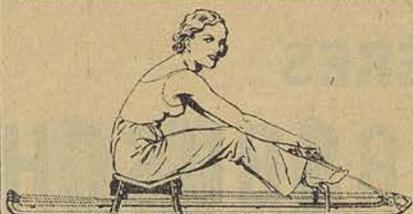
Mon Albert Leroy-Grégoire

Le Balcon, BINCHE

VINS FINS de la Bourgogne, et du Bordelais
Vins pour la Sainte Messe

CHAMPAGNES

Stocks très importants de vins vieux en bouteilles



LA SANTÉ
par
LA CULTURE
PHYSIQUE

L'Appareil à ramer TERRY

L'EXERCISEUR le plus complet

Demandez notice explicative à l'agent général pour la Belgique, le Congo et le Grand-Duché

H.-J. BOVENS, 59, rue de Ruysbroeck, Bruxelles

EXPOSITION UNIVERSELLE BRUXELLES 1935
Médaille d'Argent — Diplôme d'Honneur

BRULEUR
AU MAZOUT **Gazhuile**

SPÉCIALITÉS : Cuisinières : ménagères, restaurants, bateaux (avec distribution eau chaude), Réchauds, Cuves cuivre à bouillir linge, Chaudières tubulaires (pour chauffage central et distribution eau chaude).
(Fonctionnant avec notre brûleur mazout sans force motrice.)

ÉCONOMIE
PROPRETÉ
FACILITÉ

Rue Florent Dethier, 84, NAMUR
TÉLÉPHONE 1548

CIGARES & TABACS

J. & J. VAN DEN AUDENAERDE

Maison fondée en 1880

Fabrique et Bureaux

RUE MERTENS, 44
BORGERHOUT

Téléphone : 502.17

Dépôt

MARCHÉ ST-JACQUES, 94
ANVERS

Téléphone : 316.64

Demandez notre Prix courant

POÊLES
GODIN

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES

Usine à Gulse (AISEN) FRANCE

MAGASIN D'ÉCHANTILLON & AMSTERDAM, 20 22, AMSTEL

*À quoi tient l'efficacité
toute spéciale des poudres*
LA CROIX BLANCHE



Une synergie anti-douleur
fébrifuge - tonique.

Maux de tête et de dents - Douleurs
périodiques - Névralgies - Douleurs
rhumatismales - Grippe.

L'efficacité toute spéciale des Poudres "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable.

Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la somnolence. Cela n'est pas le cas pour les Poudres "LA CROIX BLANCHE" qui comptent aussi parmi leurs ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

Les Poudres "LA CROIX BLANCHE" ont maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à leurs qualités réelles elles ont su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire son calmant favori.

le tube de 24 comprimés : 11 fr.
la boîte de 8 poudres : 4 fr.
" 24 " : 11 fr.
" 48 " : 20 fr.

En vente dans toutes les
pharmacies du pays.

C'EST UN PRODUIT BELGE

DES LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPENS, A SAINT-NICOLAS-WAES

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55
Tél. 342.53

Registre du commerce
N° 1551

O. O. Postaux
1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS.

Prix courant sur demande Expédition dans toute la Belgique

SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIÈGE

Tél. 108.40 (8 lignes)

Adr. tél. LEGLARM-Liège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

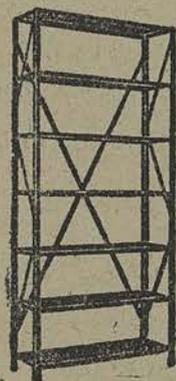
Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection
Diascopes, Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques

Maison H.-E. LONGINI

22, rue d'Arenberg
BRUXELLES

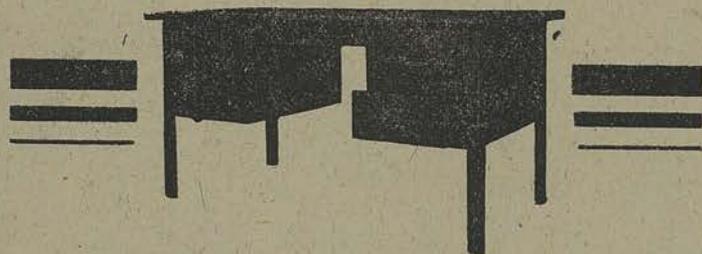
Téléphone : 12.30.40 (3 lignes)



Tous les meubles en acier

Toutes machines de bureau

TOUTES RÉPARATIONS



Apprenez les langues vivantes L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 68

Serges, voiles, camelots, draps, coton divers,
tolles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munités religieuses et pour confections.

"PATRIA"

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. THEATRE PATRIA

740 places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.

2. Salle des CONFÉRENCES

225 fauteuils

Estrade et installation pour projections lumineuses.

3. Vaste HALL avec buffet

400 mètres carrés.

Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).

4. Locaux spacieux et confortables

Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Règle autonome de Patria se charge du service de location
des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi
que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

PENSIONNATS, INSTITUTS, ÉCOLES...
Un bouclier pour la santé de vos élèves



DE
L'HYGIÈNE
100 %

En cirant vos parquets, — meubles, — bancs, — etc... avec
BACCOIR, qui cire merveilleusement et désinfecte radicalement
(prix spéciaux pour pensionnats).

BAOO, incorporé dans vos peintures les rend antiseptiques et micro-
bicides de façon permanente, moyennant une dépense né-
gligeable. (Procès-verbal du Laboratoire de Bactériologie
de l'Université de Louvain, 28 nov. 1935.)

Pour renseignements : Société Anonyme Belge BACO
(Les Bactéricides colloïdaux), 192, r. Royale, Brux. Tél. 17.98.98

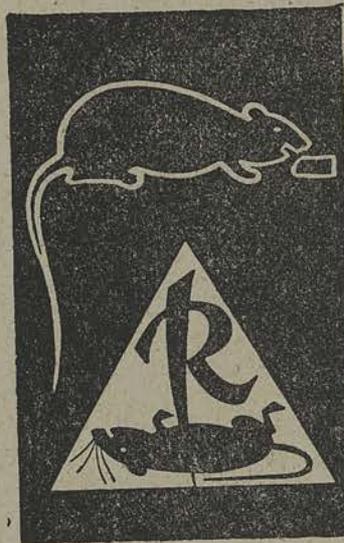
BFS

RAFFINERIE TIRLEMONTAISE

Tirlemont

EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOITES DE 1 KILO

200,000,000 de francs de dégâts
par an en
Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par !

Raxon
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages incontestables no-
tamment !

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques ;
2. Efficacité de 100 % !
3. Conservation illimitée.

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes
SOC. AN. DES

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES

Tél. 807



Elixir de Spa

LIQUEUR TONIQUE ET DIGESTIVE
CRÉÉE EN 1858 PAR

SCHALPIN, PIERRY & C^{IE}

FOURNISSEURS DE LA COUR DE BELGIQUE

AUTRES LIQUEURS FINES DISTILLÉES : Curaçao, Cherry-Brandy,
Triple Sec, Extra-Sec, Anisette, Kummel, etc

SPIRITUEUX D'ORIGINE : Kirsch, Rhum, Cognac

EXCLUSIVITÉS : Genièvres "Sky" et "Picvert" - Schiedam "Jek"

OSTENDE- DOUVRES

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship : Prince Baudouin,
vous émerveillera.